

LE CALENDRIER DE "L'ACTION" CATHOLIQUE

1941

1941 JANVIER 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

1941 FÉVRIER 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	

1941 MARS 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29

1941 AVRIL 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			

1941 MAI 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

1941 JUIN 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

1941 JUILLET 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

1941 AOÛT 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

1941 SEPTEMBRE 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30						

1941 OCTOBRE 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

1941 NOVEMBRE 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29

1941 DÉCEMBRE 1941						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					



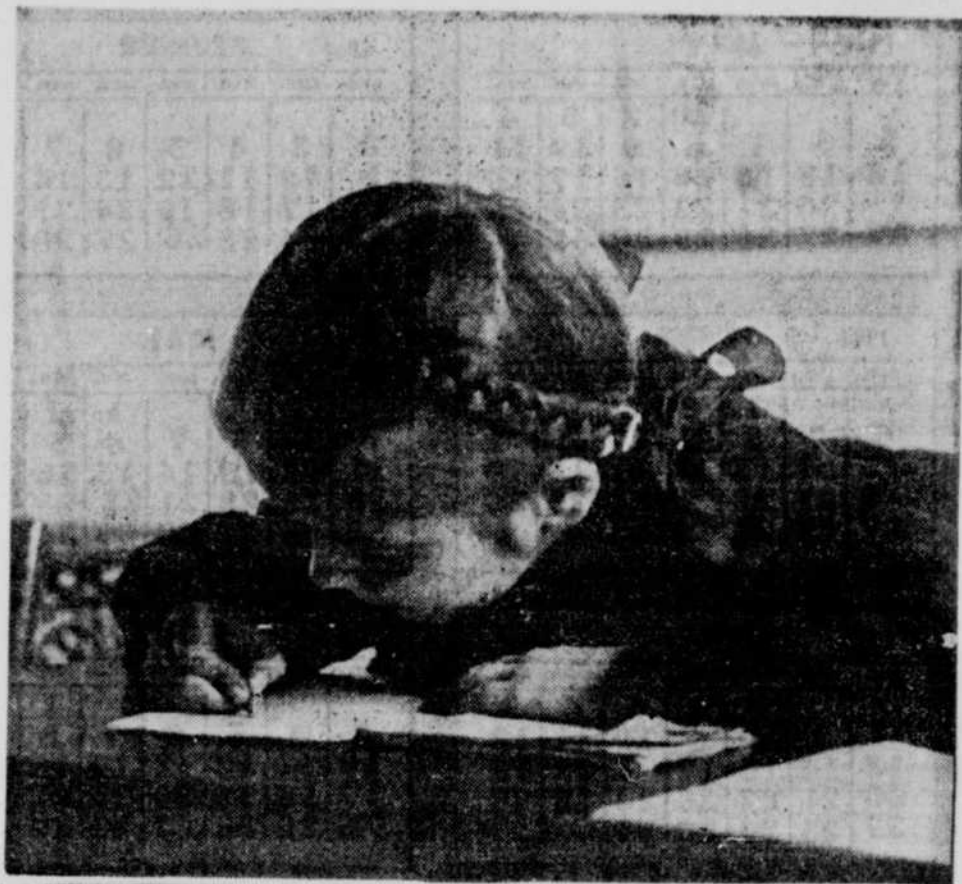
L'APPRENTISSAGE



plaintes, les récriminations n'entraînent que dégoût et stérilité. Au contraire, la joie, la sérénité, la paix suscitent la vigueur et la fécondité.

Voulez-vous apprendre à être heureux, voulez-vous surtout enseigner à vos enfants à le devenir, à le demeurer

toujours ? Procurez-vous sans tarder le magnifique ouvrage de Jeanne L'Archevêque-Duguay illustré de quarante photos de Tavi (1). Faites-en votre livre de chevet, confiez-le à vos enfants, qu'ils en épèlent chaque syllabe, qu'ils en scandent chaque strophe, qu'ils en chantent chaque page, qu'ils



"... il faut apprendre à tenter l'aiguille..."



On n'est pas heureux sans le vouloir. Le bonheur, en effet, c'est une éducation, c'est un enseignement orienté dans un sens déterminé, une connaissance des belles et bonnes choses de la vie, la joie dans la simplicité, le travail dans l'application, la peine dans la sérénité.

Est-ce bien aujourd'hui le temps d'apprendre à être heureux ? N'est-ce pas plutôt l'heure de gémir, de s'apitoyer, de trembler ? Est-ce bien à nous d'apprendre à être heureux, nous qui depuis des siècles n'avons vu notre horizon se chagriner que par instants et de façon si légère ? Oui, c'est le temps ! Oui, c'est à nous ! Car bonheur ne signifie pas indolence, ni richesse, ni excès, et s'il a semblé que nous ayons eu plus que notre part de bien-être, il n'est pas vrai que nous ayons su le goûter.

Qu'on cesse de se plaindre, et l'on aura déjà commencé à être heureux, me disait un philosophe qui a les yeux ouverts et qui tient ses pieds sur le sol. Qu'on veuille le bonheur et il s'assiera à notre table.

Il faut donc une éducation du bonheur. Il faut que l'on en fasse l'apprentissage. Qu'on apprenne à goûter la joie des choses simples, à la portée de la main, qu'on sache se contenter d'une conscience en paix et d'un travail appliqué. Le succès n'engendre pas souvent le bonheur. C'est plutôt ce dernier qui conduit au succès ou plutôt qui l'entretient comme en son élément préféré. Les gémissements, les longues



"... sa petite tête se penchera sur son chien..."



en contemplant chaque image !

Voilà le livre "qu'il faut mettre entre toutes les mains", non pas parce qu'il va ennuyer tout le monde, mais au contraire parce qu'il intéressera, enchante, illuminera toute la maisonnée à tous les instants du jour.

"Comme nous sommes heureux !" disent la femme et les enfants sur la couverture de ce livre. La mère a toute la figure réjouie parce qu'elle tient sur ses genoux le plus jeune de la famille et que, près d'elle, deux autres de ses petits regardent la vie avec le sourire du bonheur.

L'ouvrage se feuillette comme la vie d'un homme heureux. L'enfant au berceau sur qui veille la main maternelle, "main vénérable qui travaille le jour et veille la nuit" (...) "main aussi vénérable du papa qui s'use à gagner le pain..."

Petit enfant, te voilà près de la table dans ta chaise haute et ta mère te donne la becquée, "que de sottises méritèrent ses reproches... Ta langue, plus d'une fois, lécha l'assiette, comme le petit chien."

(1) — Comme nous sommes heureux ! volume de 132 pages. Photo de TAVI. Textes de Jeanne L'Archevêque-Duguay (Editions du Bien Public, Trois-Rivières) Prix : \$0.75. En vente à la Librairie de l'Action Catholique.

"Le petit frère et la petite soeur veilleront gauchement sur lui..."

du BONHEUR

Cependant, le cercle de famille se forme. Le nouveau venu aura des petits frères et des petites soeurs qui veilleront gauchement sur lui et suppléeront ainsi à l'insuffisance causée par le surmenage de la mère. La fraternité viendra s'ajouter aux sentiments filiaux et paternels en même temps que la coquetterie et même l'instinct maternel naîtront au coeur des fillettes.

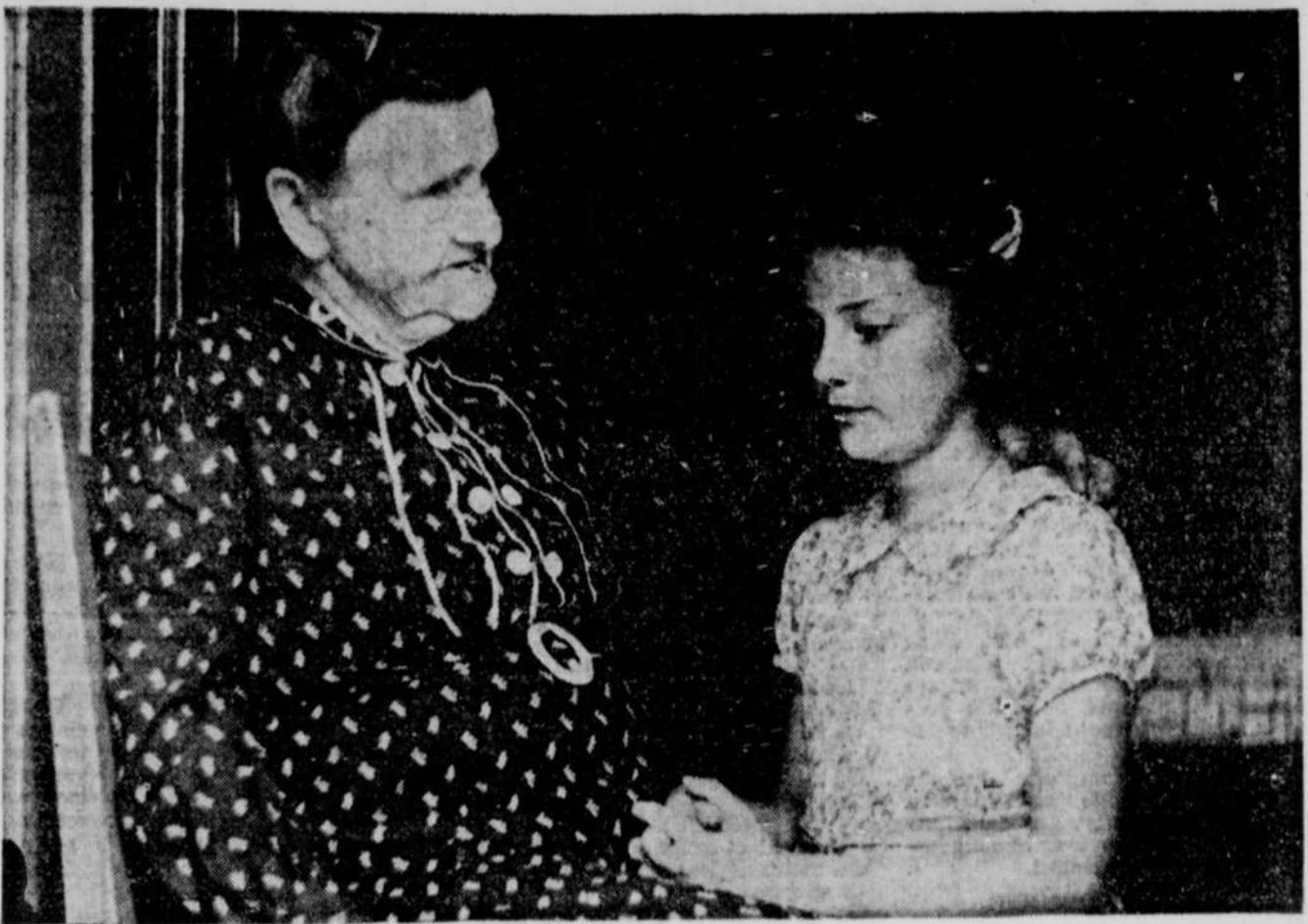
Mais un temps vient où l'enfant doit apprendre à travailler, où la mère doit guider les petits doigts inhabiles. Depuis longtemps, la fillette essuie la vaisselle, lave le linge de sa poupée, forme des bouquets de fleurs champêtres, mais aujourd'hui il faut apprendre à tenir l'aiguille. Son premier travail consistera à broder un tablier qui vient de sa tante. Puis elle fera ses premières armes dans le tricot.

Elle ne négligera pas, cependant, ses travaux scolaires. Le soir, sa petite tête se penchera tout près de la feuille de son cahier où elle trace les lignes de ses devoirs. La lecture occupera quelques-uns de ses loisirs; on s'habitue ainsi à meubler sa tête avec les beaux livres qui font l'honneur de l'humanité.

L'enfant n'oubliera jamais les devoirs que la religion lui impose. Ses premières prières qu'elle aura apprises sur les genoux de sa mère, elle les récitera toute sa vie avec une onction particulière. "Sa candeur, en ce blanc matin de la première communion, sera plus lumineuse que le soleil..." Son être trahira la présence du Christ. La grand-mère aimera prier sa petite-fille à ses genoux... Il lui semblera que sa prière montera plus vite sur ces jeunes ailes.

En avançant dans la vie, elle apprendra que le travail est une oraison. "Le travail chante un hymne pieux, quand l'âme, laissant au corps le soin de l'effort, se tient tournée vers le ciel."

Elle apprendra que "prendre la vie en riant, le travail en riant, voilà comment un brave homme trouve le bonheur", que "dans les épreuves même elle sera heureuse, les acceptant comme des envoyées de Dieu, pour la rendre meilleure."



"... sa prière monte plus vite sur ces jeunes ailes ..."

Et quand la vie aura donné tout son rendement, après avoir suivi des conseils de bonheur, après n'avoir rien négligé pour être heureux, chacun pourra se dire : "Si je pars, cette année, mes enfants ne seront pas en peine pour vivre. Je n'ai rien à regretter, si je pars... Mes enfants s'aiment... Ils aiment Dieu et toutes leurs journées sont déposées devant Lui, matin et soir, pour qu'Il les bénisse et en tienne compte. Mes comptes?... Ils sont en règle avec le Maître. C'est raisonnable que le Père m'appelle dans sa maison. J'y suis attendu par plusieurs de ma famille... Je connus de durs sacrifices et je les acceptai sans mesquiner; il me semble que le Père doit être satisfait de mon bilan. Je me sens bien en paix".

Ainsi s'achève une vie sereine entièrement traversée par le bonheur, bonheur voulu et raisonné, entièrement basé sur la paix de la conscience, la satisfaction des choses passées et la foi en l'avenir.

Cette oeuvre est unique au pays. La photographie n'y joue pas un rôle secondaire, elle suggère, en quelque sorte, le texte, l'âme, l'éclair. On connaît TAVI, c'est le poète de la photographie. Il fait voir à son appareil des choses que nos yeux n'ont jamais vues et qu'ils ne verraient jamais sans lui. Chaque photo de TAVI comporte un fait d'une étonnante puissance dramatique. Avec cet artiste, la photographie devient le plus humain des arts; elle perd de sa froideur olympienne pour se pencher tendrement vers le coeur humain. Voulez-vous apprendre le bonheur? regardez à loisir, contemplez longtemps et revenez souvent aux photos de TAVI. Vous apprendrez à voir la vie du bon angle.

Mme L'Archevêque-Duguay. On connaît son talent inimitable, la profondeur de sa pensée, la rectitude de son jugement, et son style personnel. Il faut relire souvent chacune des strophes de cette longue série de poèmes en prose. Je ne connais rien d'aussi serein, d'aussi pur, d'aussi net, d'aussi fervent dans notre littérature. Lisons et faisons lire ces pages, regardons et montrons ces images à tout venant. C'est de l'apostolat.

On a parlé de préparer l'après-guerre? J'en suis! Préparons donc l'après-guerre! Apprenons à être heureux! Organisons autour de nous l'apprentissage du bonheur... Que ce soit notre voeu du Nouvel-An!

Hervé BIRON

Mais ne négligez pas le texte de



"L'enfant sur qui veille la main maternelle..."



"... Il me semble que le Père doit être satisfait de mon bilan ..."

La boutique de Monsieur Grinsec

Féerie de Noël en un acte et trois tableaux

PAR ANNE HEBERT

PREMIER TABLEAU

La scène se passe dans un magasin de jouets, la veille de Noël. A droite, comptoir, à gauche, lui faisant face, petite table de caissier. Au fond, porte.

Monsieur Grinsec, vêtu d'une vieille redingote à l'air solennel, compte ses sous en les faisant sonner dans une boîte de fer-blanc placée devant lui sur la table.

Derrière le comptoir, Jacques roule de la ficelle et Madeleine arrange du papier. Les deux enfants ont l'air apeurés et sont habillés très pauvrement.

SCENE PREMIERE

M. Grinsec, Jacques et Madeleine

GRINSEC (à Jacques.)

Hé ! Je vois une belle ficelle, là, par terre !

JACQUES (timidement.)

Où, s'il vous plaît, M. Grinsec ?

GRINSEC (avec colère.)

Où ! Mais elle crève les yeux, voyons !

JACQUES

(qui ne voit toujours pas la ficelle)

Ah ! oui, M. Grinsec !

GRINSEC

Imbécile ! Et toi, Madeleine, tu te rends compte qu'il y a une belle ficelle, longue de trois pouces, en train de s'avilir sur le plancher ?

MADELEINE

(du même ton que son frère)

Ah ! oui, M. Grinsec !

GRINSEC (méprisant.)

Sotte ! (Il se lève et ramasse près de la porte un petit bout de ficelle, cachée dans une rainure du bois. (Triomphant.) Voilà ! Et je suis le seul à l'avoir vue ! (Il lève le bras d'une façon menaçante au-dessus de la tête des enfants.)

JACQUES

Ah ! oui, M. Grinsec !

GRINSEC

(examinant la pelotte de ficelle.)

Qu'est-ce que cela ? Des noeuds de quatre lignes ! Vous ne pensez pas au gaspillage de ficelle que cela représente à la fin ? Combien avez-vous de noeuds en tout ?

JACQUES

Je ne les ai pas comptés, M. Grinsec.

GRINSEC (indigné.)

Il ne les a pas comptés ! (Il déroule la ficelle et compte les noeuds.) Miséricorde ! Des noeuds de quatre lignes et même de cinq ! C'est incroyable ! Vingt noeuds à quatre lignes chacun, en moyenne, cela fait quatre-vingt lignes ou dix pouces exactement. (Il secoue les enfants par les cheveux.)

Petits misérables, vous m'avez volé ! Volé six pouces et huit lignes de ficelle !

MADELEINE ET JACQUES

(joignant les mains.)

Pardon, M. Grinsec ! Pardon !

GRINSEC

Que cela ne se renouvelle plus ou je vous flanque à la porte.

MADELEINE ET JACQUES

(pleurant.)

Ah ! non, M. Grinsec !

GRINSEC (Il retourne à sa place)

Recommencez-moi ces noeuds d'une façon plus saine et plus intelligente. (Marmottant entre ses dents.) Six pouces et huit lignes... Quand on y pense... Heureusement que je serais à mes affaires, sans cela ce serait la ruine en peu de temps. (Il recompte son argent. Les enfants s'occupent de la ficelle.)

SCENE II

Les mêmes, MADAME PIGEON

JACQUES

Vous désirez, Madame !

MADAME PIGEON

Quelque chose de gentil, c'est pour mon mari.

MADELEINE

Voulez-vous un livre d'images ?

MADAME PIGEON (interdit.)

Un livre d'images ?

JACQUES (designant un jouet.)

Où ce joli canard qui fait couac, couac ?

GRINSEC

(Il se lève et arrache le canard des mains de Jacques. Bas au petit garçon.)

On ne touche pas, ça enlève la peinture. (Haut, avec un sourire forcé.) Regardez, Madame, la parfaite anatomie de ce petit animal et sa couleur fraîche et naturelle. (Il fait crier le canard et le brandit sous le nez de l'acheteuse.)

MADAME PIGEON

Mais, c'est pour mon mari...

GRINSEC

(poussant les enfants et prenant leur place.)

Ces enfants sont complètement idiots ! Il est vrai que, pour un mari, un canard, si parfait soit-il, n'est pas l'article qui convient... (Il cherche autour de lui.)

Que dites-vous de cette boîte de couleur ?

MADAME PIGEON (indignée.)

Mon mari a trente-huit ans et deux mois et c'est un homme sérieux, lui, Monsieur !

MADAME PIGEON (incrédule.)

GRINSEC (Haut.)

Ma chère dame Pigeon, voici une véritable aubaine express pour vous. Cinquante sous, j'y perds, c'est certain ; mais pour un objet telle que vous...

PERSONNAGES

Monsieur Grinsec, vieil avare, 50 ans ;
Madeleine, 10 ans ;
Jacques, son frère, 12 ans ;
Le prince Turbulent, 10 ans ;
La princesse Violette, 9 ans ;
Madame Pigeon, 30 ans ;
Monsieur Néblanc, 38 ans ;
Une petite fille, 5 ans.

MADAME PIGEON

La prochaine fois que j'aurai besoin d'un renard bleu argenté, ce n'est pas à ce Grinsec que j'emprunterai de l'argent ! En tout cas, ça fera toujours cinquante sous de remis.

GRINSEC

Vous dites, Madame ?

MADAME PIGEON

Je suis à me demander si cette boîte plairait à Ernest...

GRINSEC

Ernest ?

ques font le paquet. Grinsec calcule sur son calepin.)

GRINSEC

Cela fait une piastre et trois sous, exactement, Madame MADAME PIGEON (elle sursaute) Comment, une piastre et trois sous ?

GRINSEC

C'est pourtant bien simple : cinquante sous, le prix de la boîte ; plus cinquante sous, argent que vous me remettez sur ce que vous me devez ; plus un sou pour la ficelle et deux sous pour le papier. MADAME PIGEON (atterrée.) Ah !

GRINSEC

Voulez-vous passer à la caisse, Madame ? (Madame Pigeon va rejoindre Grinsec installé à sa table. Echange de billet et de monnaie, bruit des sous qui tintent dans le coffre. Grinsec se frotte les mains.) Au revoir, Madame, et revenez bientôt.

MADAME PIGEON

Au revoir, Monsieur Grinsec. (Les enfants remettent le paquet à la dame.)

GRINSEC (très digne.)

Veillez reconduire madame. (Madeleine et Jacques reconduisent madame Pigeon avec force saluts.)

SCENE III

Les mêmes, moins Madame Pigeon.

GRINSEC (Même jeu. Il rit en soupesant ses sous, puis se frotte

SCENE IV

Les précédents, M. NEBLANC sa fillette.

M. NEBLANC

Je voudrais une poupée pour ma fille !

JACQUES

(lui présentant une petite poupée) Comme celle-ci ?

LA PETITE FILLE

J'en veux une grosse !

GRINSEC

(Il s'approche et bouscule Madeleine et Jacques.) (Le plus aimablement possible, il offre ses services.)

Vous désirez une grosse poupée ?

LA PETITE FILLE

J'en veux une grosse, grosse, bon !

M. NEBLANC

Oui, et je ne regarde pas au prix. GRINSEC (ravi.)

Vous avez bien raison, il ne s'agit pas de prix, mais de faire un beau cadeau à cette mignonne pour ses étrennes. (Il caresse la joue de la petite fille.)

MADELEINE (bas.)

Il va l'égratigner !

GRINSEC (illuminé.)

Une poupée... de bon prix !

Madame, montre donc à monsieur ce que nous avons de mieux.

MADELEINE

La princesse Violette ?

GRINSEC (en colère.)

La princesse Violette ?

JACQUES (vivement.)

Madame veut dire la grande poupée blonde ?

GRINSEC

Oui, la grande poupée blonde. (Madeleine et Jacques sortent avec précaution la poupée d'une boîte.)

MADELEINE (bas.)

Elle est belle !

JACQUES (de même.)

Si belle ! Mais on ne la verra plus !

MADELEINE

(Elle serre la poupée dans ses bras.)

Adieu, princesse Violette !

GRINSEC

Allons, dépêchez-vous ! (Il montre la poupée à M. Néblanc et à la petite fille.)

LA PETITE FILLE

Elle est belle, je la veux !

M. NEBLANC

Je la prends, combien ?

GRINSEC

Cinq piastres.

M. NEBLANC

C'est cher !

GRINSEC

Qu'importe, puisqu'il s'agit avant tout de faire plaisir à cette mignonne. (Il essaie de toucher à la petite fille qui se cache près de son père. Aux enfants :) Enveloppez-la

(Madeleine et Jacques enveloppent la poupée, doucement, d'un air consterné. Madeleine caresse les cheveux de la poupée, sa robe, etc.)

GRINSEC

Dépêchez-vous !

JACQUES

Oui, M. Grinsec. Voilà. (lui et Madeleine présentent le paquet à M. Néblanc.)

M. NEBLANC

Merci !

GRINSEC

Voulez-vous passer à la caisse ? (Il se rend jusqu'à sa table.)

● Lire la suite en page 10



GRINSEC (songeur)

Evidemment, pour un homme sérieux... (Très vite.) Mais j'ai connu des hommes sérieux qui s'adonnaient à la peinture...

A l'eau ?

GRINSEC

Oui, Madame, à l'eau !

MADAME PIGEON

Vour croyez ?

GRINSEC

Certainement, Madame, à l'eau, c'est un signe de distinction.

MADAME PIGEON

Vous en êtes sûr ?

GRINSEC

J'en ai la ferme conviction, Madame. (Plus bas.) Elle est de seconde main et cela fait cinquante sous de remis sur la somme que vous me devez.

MADAME PIGEON

Cinquante sous !

MADAME PIGEON

Oui, c'est mon mari. (Un temps.) Vous n'auriez pas plutôt des chaussettes ?

GRINSEC (indigné.)

Des chaussettes ! Quelle horreur ! Je suis marchand de jouets, madame !

MADAME PIGEON (à part)

Tant pis, je donnerai la boîte à la petite fille de mon cousin, et j'en serai quitte pour acheter des chaussettes avec l'argent de ma poudre de riz.

GRINSEC

(Il serre la boîte de peinture sur son coeur.)

Faut-il l'envelopper, Madame ?

MADAME PIGEON

Certainement.

GRINSEC (aux enfants.)

Enveloppez ça, vous autres. (Pendant que Madeleine et Jac-

les mains. Désignant le coffre aux enfants.)

Tout entre ici ! Tout ! Tout se change en bel argent pour moi ; même la coquetterie d'une dame qui en aura pour des années à acheter à ma boutique ! Ah ! Ah ! Comprenez-moi bien : tout pour moi représente des sous et des piastres ! Tout se transforme en argent, dès qu'il m'approche ! Je puis dire que rien de ce qui entre dans ma boutique ne peut se flatter d'en être sorti tel qu'il y était entré ! Je suis sorcier, je métamorphose les objets et les êtres en argent ! En argent !

MADELEINE ET JACQUES

(effrayés.)

Oh ! M. Grinsec !

(Grinsec rit tout seul et continue le même jeu.)

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR
MILTON
CANNIFF

L'enfant blond reprend vite des forces grâce aux bons soins de Hu Shée!

Mais, Dr Ping, je ne suis plus un enfant... Je suis petit pour mon âge mais je—

Allons donc! Toute personne de moins de cinquante ans est un enfant pour un vieux bonhomme comme moi!... Mais, venez Hu Shée, je vais vous faire voir quelque chose d'amusant!

Il est malheureux que le jeune Terry ne puisse venir avec nous, mais vous lui raconterez tout à notre retour. Le Tigre Bleu a du travail à faire en ville...

Il est à peine croyable que ce terrible guerrier soit un ancien professeur!

La petite fleur est gentille... Elle veut sans doute dire qu'elle est surprise qu'un vieillard tel que moi se risque à jouer pareil jeu pour la Chine!

Mais non...

Si vous voulez... Montons ces marches.

Vous allez maintenant voir s'exécuter un plan du Tigre Bleu... Aujourd'hui, les amis blancs des envahisseurs de la Chine, envoient leurs attachés militaires inspecter la ville conquise. La cérémonie sera très imposante!

"La foule se presse autour de l'auto qui va conduire les haut personnages à travers la ville..."

"Voici les orgueilleux personnages... Le peuple est impressionné par l'apparence martiale de ses 'protecteurs'..."

"Les officiers montent dans l'auto... mais un pétard géant sort des rangs de la foule et roule sous l'auto..."

"L'auto démarre très vite, mais pas assez tôt pour qu'un des hommes du Tigre Bleu n'ait eu le temps de fixer notre marque là où elle sera vue par tous..."

Pendant ce temps, Terry, fatigué d'attendre, s'approche d'une des fenêtres de la maison du Dr Ping...

12-15



NOS Forces NATIONALES

LES CAUSERIES RADIOPHONIQUES
DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

par
Jules FALARDEAU
INSTITUTEUR

Continuant la série des causeries radiophoniques de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, M. Jules Falardeau, instituteur, membre du conseil diocésain de notre société nationale, a parlé, samedi, le 28 décembre, au poste CHRC, de "notre désir de rester Français". Ce désir, qui est la mystique française de notre nation, constitue une autre "force" essentielle à la vie d'une nation comme la nôtre, canadienne et française.

Canadiens-Français, nous le sommes et voulons le rester. Depuis bientôt quatre siècles nous luttons pour assurer notre position en cette terre d'Amérique, et nous sommes décidés plus que jamais à continuer cette noble mission. Pour y arriver, il nous faut une force inébranlable, une mystique.

Une MYSTIQUE est une idée motrice, qui nous suit dans toute notre vie, qui informe tous nos actes, à toute heure du jour, quoi que nous fassions. Nous avons constamment les yeux fixés sur cette idée, nous sommes fascinés par elle, et nous y accordons toutes nos convictions et nos sentiments. C'est une règle de vie qui marque de son empreinte chacune de nos actions, de nos pensées, de nos intentions.

Pour un Canadien-Français, elle consiste à vivre selon la pensée et l'esprit français. Nous serons partout et toujours Français: dans la vie privée comme dans la vie publique, à l'atelier comme au foyer, à l'école et à l'église, au club aussi bien qu'à l'université. Dans toutes les sphères, avec les différentes classes sociales que nous voisillons, avec les diverses races que nous rencontrons sur notre chemin: toujours nous sommes et restons Français, mettant de côté cette fausse gêne qui semble plutôt une trahison.

Français, nous le serons dans la famille, si nous cherchons sans cesse à conserver et à développer les traditions qui ont fait la joie et l'orgueil de nos ancêtres. Parmi ces traditions, il y en a que nous laissons au temps le soin de faire disparaître, comme cette prétendue intempérance de nos arrière-grands-pères. Mais il y a d'autres traditions qui font comme partie intégrante de notre vie, et ce serait arracher par lambeaux notre vie nationale que de tenter de les enlever à notre culte.

Ces traditions religieuses et françaises, dont parlait récemment Mgr C. Roy, "traditions sans lesquelles nous ne serions plus nous-mêmes", nous les voyons se perpétuer, trop rarement hélas! de nos jours. Ces traditions sont peu à peu remplacées par des façons de vie, des coutumes étrangères, cosmopolites, païennes, américaines. Il en est ainsi de la prière en famille, du Pater, des Grâces, de l'Angelus, etc.

Combien plus belles, dit M. Falardeau, étaient les soirées franches et chrétiennes de nos anciennes familles canadiennes-françaises, comparées aux veillées modernes, dans lesquelles Dieu n'a pas et ne peut pas avoir de place. Combien plus sanctifiés et plus sanctifiants, plus reposants et plus agréables, les dimanches d'autrefois, dont on bannissait tout ce qui n'était pas digne du saint jour du Seigneur. Regrettons aussi le bel esprit français et religieux que nous sommes en train de perdre à jamais, dans la course à l'américanisme.

Faisons revivre, pendant qu'il est encore temps, la belle vie de famille canadienne-française; ramenons au foyer les membres dispersés ici et là; replaçons au salon le crucifix que l'on a détroné de la place d'honneur; faisons disparaître les choses disgracieuses que l'on rencontre dans ces lieux de réunions, et là, sous le regard de Dieu, reprenons les conversations animées qui caractérisaient les veillées de nos arrière-grands-pères. La charité et la justice n'étaient pas violées dans ces entretiens, mais, au contraire, l'esprit y trouvait un objet de saine récréation. Enfin, redonnons à la nuit son rôle de repos et aux repas leur sens véritable. N'allons pas multiplier inutilement les repas, ni consacrer les nuits aux divertissements.

C'est là rétablir la vraie vie française.

se de nos ancêtres et redonner à notre existence un sens chrétien que nous avons perdu.

* *

Il y aurait beaucoup à dire sur l'enseignement du français, sur le bilinguisme, bien et mal entendu, sur l'unilinguisme, et autres problèmes épineux de l'heure, mais M. Falardeau se contente de tracer une ligne de conduite. Le français, dit-il, n'est pas l'affaire de quelques années, de quelques cents pages, de manuels, d'opinions et de controverses. L'enseignement du français est de toutes les heures et de tous les âges. On n'a jamais fini d'apprendre le français, on a toujours à approfondir une langue aussi riche et aussi savoureuse. A tout instant, nous avons à rédiger ou à parler en français; quelque matière que l'on traite, quelque genre de rédaction ou de langage que l'on ait à produire, c'est toujours en français et en excellent qu'il faut le faire. Je ne connais pas de circonstance où il soit permis de traiter injustement notre langue française.

"Un peuple qui ne parle plus sa langue, disait Mgr C. Roy, est un peuple qui ne vit plus de sa vie propre". Cesser de parler notre langue, c'est donc renoncer à notre vie, et nous cessons de parler notre langue française quand nous n'avons plus le souci de la parler correctement. Le bilinguisme nous rendra service que si nous possédons bien notre langue maternelle. Autrement, une langue étrangère remplacera, un jour ou l'autre, la langue de nos aïeux, et avec la disparition de notre langue, c'est celle de notre survivance, à brève échéance.

Visons donc à un enseignement français avant tout. Des transformations heureuses se sont opérées dans ce sens, mais le travail n'est pas fini. Souhaitons donc qu'il se continue et dans le même rythme. Faisons avant tout de nos élèves des Canadiens-Français catholiques, et le reste viendra par surcroît. Nous aurons des compétences et des spécialistes, quand nous aurons fabriqué des cerveaux bien français et franchement canadiens. Une forte éducation nationale, et commencée dès les premières années, s'impose.

* *

Le visage français de notre profession est probablement le plus en danger de disparaître. L'américanisme est en voie de nous paganiser, de nous faire oublier l'esprit d'affaire et de relation sociale de nos ancêtres. Un autre mal, non moins redoutable, est la manie de l'anglais quand son usage est superflu. Nous semblons fiers de trahir notre langue aux yeux de l'étranger. Et pourtant, qu'est-ce que désirerait le plus ces gens qui nous visitent: du français. Ils sont précisément venus voir une bonne vieille cité française, un pays français où sont conservées les coutumes et la langue des siècles illustres de France. Ils désirent se faire une idée de la France européenne, moins ses déformations. Ils cherchent ce qu'ils ne peuvent voir chez eux; autrement, ils resteraient à la maison ou visiteraient d'autres endroits nouveaux pour eux.

Tous les étrangers sont d'accord pour nous supplier de rester nous-mêmes: c'est ainsi qu'ils nous veulent. M. Jeaneret, directeur du français à l'Université de Toronto, disait que ses étudiants viennent ici voir et admirer notre culture, notre vie nationale, notre milieu québécois si intéressant pour les Ontariens.

Qu'avons-nous besoin de toutes ces théories insensées, visant à une anglicisation prématurée et inutile dans notre province de Québec. Que de magasins, que de restaurants, d'ateliers,

de banques et de bureaux, pour ne pas préciser davantage, où nous avons déjà peine à nous faire comprendre en français. Le plus souvent nous nous adressons à des gens qui comprennent fort bien notre langue, qui la parlent correctement, quand ce ne sont pas des Canadiens-Français indignes de ce nom. Au contraire, quelle joie quand nous avons su tenir le coup et forcer le prétendu Anglais à céder devant notre ténacité. Dans le commerce, surtout, retenons bien ce principe: la vente se fait entre deux contractants, et des deux, l'acheteur joue le plus beau rôle. Partant de ce principe, nous nous sentirons forts dans la lutte que nous poursuivons chez nous pour conserver cet héritage essentiel à notre existence: la langue française gardienne de notre foi et de notre survivance.

Et M. Falardeau ajoute: souhaitons que ne vienne jamais, dans notre belle province, ce temps où il nous faudra communiquer avec nos frères, par signes, un peu comme en 1534.

En terminant, M. Falardeau demande à ses auditeurs de faire vivre ou revivre chez nous une mystique française. C'est toute l'histoire qui nous le commande, si nous voulons continuer de faire briller sur ce continent le flambeau de la loi et de la vérité par la langue et la culture françaises. C'est le nombre toujours croissant des Canadiens-Français qui nous encourage à le faire, c'est la jeunesse montante, pleine de force et de courage, de foi et de piété, qui nous défend de rompre avec un passé glorieux.

Travaillons à conserver cet esprit français, dans la famille d'abord, en conservant pures et intactes les traditions ancestrales. Travail à faire à l'école, par un enseignement de plus en plus amélioré de Sa Majesté la Langue française. Que le verbe glorieux de Champian, de Montcalm, de LaFontaine passe et demeure sur nos lèvres, sans que jamais la trahison ou la persécution ne vienne l'en déloger honteusement. Formons une génération bien française et bien catholique.

Travail enfin dans toutes nos relations sociales. Travail de fierté et de conviction. Redressons l'échine trop souvent courbée et nous commencerons à attirer le respect que l'on est à la veille de nous refuser. Nous sommes Canadiens-Français, nous avons un esprit catholique et une formation française, qu'avons-nous besoin de plus pour faire de nous la plus belle espèce d'hommes sur la terre.

Redisons souvent: O Canada, mon pays, mes amours, à toi ma fidélité, à toi ma préférence, à toi mes plus nobles efforts, à toi ma vie toute entière. Je promets de toujours parler ta langue française, je promets de rester attaché aux nobles traditions de nos pères, je veux rester Français et Catholique toujours.

□

L'aviation reprend les traditions maritimes

QUI n'a entendu parler de cette vieille tradition maritime du "Baptême de l'Equateur" qui donne lieu à une si pittoresque cérémonie quand le navire passe la "ligne" ?

Les pilotes d'avions de transport qui franchissent l'Equateur ont décidé de donner eux aussi une "initiation" à leurs passagers. Mais comme la place dans un avion manque évidemment pour accomplir le rituel du bateau (bains forcés, bals déguisés, etc.) le pilote au moment de passer la latitude O° fait faire à son appareil toute une série d'acrobaties comme si il avait un obstacle à surmonter.

Les passagers ont droit ensuite à un diplôme portant leur nom, la date et l'heure de leur passage et prouvant qu'ils sont licenciés de "l'Ecole de Neptune".

Histoire de l'Eglise. X La révolution



380. — LA FETE DE L'ETRE-SUPREME, L'EXECUTION DE ROBESPIERRE

Le sang appelle le sang! Le tyran, en effet, éprouvait des inquiétudes pour son autorité et cette crainte s'exaspérait pour certaines paroles ou certaines attitudes de Chaumette, Hébert, Camille Desmoulins ou de Danton; il les fit donc décapiter, et ce fut justement ce dernier exploit qui fit déborder la mesure. Robespierre, en se rendant au Champ-de-Mars pour y célébrer la fête de l'Être-Suprême nouvellement instituée à sa demande, s'avancant tenant à la main un bouquet de fleurs et d'épis, la tête couverte de plumes et marchant seul à vingt pas en avant de ses collègues. Tout à coup, ceux-ci hâtèrent le pas et assaillirent le dictateur d'invectives et de menaces, les plus violentes furent Lecoq de Versailles, Bourdon de l'Oise, et Tallien de Bordeaux. Le lendemain, Robespierre demanda la punition de ses insulteurs, mais la Convention garda le silence, pour bientôt après prononcer la condamnation de Robespierre et ses frères, de Couthon, St-Just, Henriot, Dumas et seize autres jacobins, qui furent guillotins le 28 juillet 1794. Peu de temps après, Carrier, Fouquier-Tinville et plusieurs séculiers furent aussi exécutés. "Dieu souvent châtie les crimes par d'autres crimes", comme l'avait dit Bossuet.

Production de la maison G. MAZO
35, Boulevard St-Martin,
Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

A bon entendeur, salut!

L'EPOQUE de la découverte des premiers gisements d'or en Alaska, on exposa une pépite énorme, la plus grosse que l'on venait de trouver. Elle contenait pour environ 30.000 dollars d'or pur, soit l'équivalent actuel de près d'un million trois cent mille francs.

On l'enferma dans une cage grillagée, surveillée par un gardien, revolver au côté. Sur un côté de la cage, il y avait une ouverture juste assez large pour laisser entrer la main, mais trop étroite pour permettre de retirer le poing fermé. Et une inscription précisait: "Il est permis de soulever la pépite, mais non de l'emporter!"

Le saviez-vous?

LES COMPOSITEURS ONT BESOIN D'UN "CLIMAT"

ON a relevé les différents moyens employés par certains compositeurs célèbres pour "s'entraîner" à la création de leurs oeuvres:

Gluck, pour s'échauffer l'imagination et se transporter immédiatement à Sparte ou en Aulide, se plaçait au milieu d'un beau paysage; là, un piano devant lui, une bouteille de champagne sous la main, il écrivit deux Iphigénie, son Orphée, etc.

Sartl, au contraire, poulaît une chambre sombre, à peine éclairée par une petite lampe suspendue au plafond; durant les heures silencieuses de la nuit, il attendait l'inspiration musicale.

Zingarelli dictait sa musique à ses élèves après avoir lu un passage des Pères de l'Eglise ou quelque classique latin.

Haydn, solitaire et taciturne, après avoir mis à son doigt la bague que lui avait envoyée Frédéric II, et qu'il disait lui être nécessaire pour invoquer l'inspiration, se plaçait devant son piano, et après quelques instants de silence, prenait, comme il disait, "son essor dans les chœurs des anges".

LE MALHEUR DES TEMPS

Le P. Foucault écrivait un jour :
 "Il y a un mot de la Sainte Ecriture dont nous devons toujours nous souvenir, c'est que Jérusalem a été reconstruite in angustia temporum, au milieu des malheurs des temps. Il faut travailler toute notre vie, continuer-t-il, au milieu du malheur des temps. Les difficultés ne sont pas un état passager à laisser passer comme une bourrasque pour nous mettre au travail quand le temps sera calme; non, elles sont l'état normal, il faut compter être toute notre vie, pour les choses bonnes que nous voulons faire, au milieu du malheur des temps."

Toujours ce vieux rêve que nous avons tous d'espérer qu'un beau jour l'Eglise cessera d'être l'Eglise militante et deviendra, dès la terre, l'Eglise triomphante. Ce serait si bon! Et comme on aurait du cœur à l'ouvrage!

Mais toujours lutter dans le noir, se sentir entouré d'incompréhensions, d'hostilités, de persécution; toujours l'ère des catacombes, des chrétiens aux arènes; entraves et suspensions, aucune possibilité d'essor; les plus belles œuvres compromises, les intentions les plus droites tenues comme enfermées de redoutables malentendus; d'où forcément stagnation et peut-être recul au moins apparent pour l'Eglise de Dieu, — n'y a-t-il pas là quelque chose qui casse les bras? Toujours de perpétuels recommencements pour accomplir une œuvre qui jamais ne se dresse totale; la cathédrale de chrétienté jetée par terre dès que les murs dépassent de quelques mètres les fondations ou risquent une avancée plus audacieuse vers le ciel bleu.

Que fait donc Dieu?
 Ce qu'il doit faire : Nous donner de multiples occasions de patience, nous inviter au retour sur nous-mêmes (ma pierre de sainteté dans la bâtisse, que vaut-elle?), nous provoquer à la générosité, confondre en définitive ses ennemis, car c'est la spécialité de Dieu de fabriquer du succès avec de perpétuels avatars. Si Dieu gagnait à tous coups, l'Eglise avancerait trop vite et nous nous endormirions.

Raoul PLUS, s. j.

SAVE-VOUS QUE ?

Deux jeunes américains de la haute société ont décidé de se marier selon le rite des Indiens Mokis. La cérémonie est extrêmement simple : il s'agit de manger un certain gâteau et le chef de tribu déclare que les fiancés et le chef de tribu sont unis par les liens du mariage !

La signature

● DU CHRETIEN

Citons premièrement un fait qui nous montre la loi traditionnelle; nous en verrons ensuite les graves fondements.

1. — En 1878, le président des Avocats de Saint-Pierre, M. le comte Gaëtan Agnelli del Malherbi, désirant offrir à N. S. P. le pape Léon XIII un album de cette société, envoya à tous ses membres, en Italie et à l'étranger, une circulaire dans laquelle il insistait pour qu'aucun d'eux, dans sa réponse, ne négligeât de lui adresser ses prénoms et nom, ainsi même que ceux de ses père et mère. Et, à ce propos, le correspondant romain de l'Univers (No du 25 septembre) écrivait la note suivante dont nul ne pourra contredire le fond :

"En Italie, l'usage veut que, dans les actes religieux ou légaux, on inscrive, après son prénom (nomen) et son nom (cognomen), le prénom du père et le prénom et nom de la mère. Ainsi : Jules X, fils de Pierre et de Jeanne Z.

"C'est par un oubli des traditions que nous disons prénom au lieu de nom, et nom au lieu de surnom, ou de nom de famille (désignant une branche particulière); et c'est par une négligence très irrévérencieuse envers l'Eglise, envers DIEU et envers les saints, que beaucoup d'hommes, notamment des prêtres, ne font point usage du nom reçu au baptême, et semblent faire si peu d'état du patron qu'ils ont dans le ciel."

Mais invoquer, glorifier son saint protecteur en traçant, pour signer, les quelques lettres de son nom de grâce, peut-être dix fois, vingt fois par jour, c'est trop long, c'est une litanie excédante pour les agités d'un siècle où l'on a tant de chefs-d'œuvre à faire, pense-t-on, tant de merveilles à accomplir. On n'a pas le temps! On fait bien des quantités d'épîtres et de visites, où l'on débite des milliers de paroles, au moins inutiles; on porte ou en envoie, de tous côtés, sur sa carte, son nom de M. X... ou de Mme Y..., et certes on n'oublie pas de le faire précéder de son titre nobilitaire, plus ou moins authentique, ou de le faire suivre d'une ou deux lignes destinées à rappeler les décorations, les fonctions titulaires ou honoraires, ou, plus pratiquement, à servir de réclame commerciale; mais, par distraction ou par lâcheté, on ne donnera point au graveur de ses cartes de visite son nom de chrétien : comme si l'on redoutait dans ses relations intimes ou sociales la compagnie céleste, même la simple pensée de son patron de baptême, principalement le souvenir de la divine consécration à JESUS-CHRIST et de la ferme renonciation à Satan, dont il fut le témoin, au moment de ce contrat éternel d'alliance avec DIEU!

Nous ne voulons pas nous laisser entraîner ici à des considérations philoso-

phiques; mais nous conseillons aux esprits sérieux de méditer un instant sur la nature de la gloire, telle que les penseurs de l'antiquité eux-mêmes l'ont définie, au nom de la simple raison, et les saints Docteurs au nom de la foi. Saint Thomas nous rappelle, dans un même passage, que la gloire, d'après Cicéron, consiste dans "le bruit que fait un nom souvent répété avec éloge, frequens de aliquo fama cum laude," et que, d'après saint Ambroise, on a d'autant plus de gloire qu'on est plus "connu clairement avec éloge, clara cum laude notitia." Ne résulte-t-il pas de cette notion précise de la gloire que faire réentendre par la parole, ou faire briller par l'écriture, clairement et avec honneur, le nom d'un saint, c'est par là même lui procurer quelque gloire? Et, par conséquent, refuser de prononcer ou de tracer ainsi, quand les circonstances le permettent, le nom de ce saint, c'est, au contraire, lui refuser cet hommage.

La base de ce raisonnement n'est-elle pas encore fortifiée par le penchant naturel des hommes qui les porte presque unanimement à chercher une vaine gloire dans la proclamation ou dans l'écriture de leur nom faite avec éloge, même dans la plus modeste assemblée, ou sur le plus humble monument, jusque dans le plus piètre journal?

La spirituelle marquise de Sévigné n'est-elle pas elle-même bien amusante lorsqu'elle raconte, avec des transports de joie, à sa fille, la comtesse de Grignan, que, devant toute la cour, le grand roi l'a nommée?

II. — Mais, remarquons-le bien, ce ridicule sentiment d'amour-propre, déviation d'une inclination qui est juste et vraie dans sa racine, n'est réellement satisfait que si le nom est prononcé avec l'éloge et clairement : une indication vague ne satisfait point comme le nom lui-même, articulé ou tracé en toutes lettres, ou du moins exprimé par une abréviation suffisante pour qu'il soit aisément intelligible pour tout le monde. (Si l'on écrit à ses intimes ou à ses correspondants les plus habituels, on rappellera peut-être facilement à leur mémoire son nom de trois ou de quatre syllabes, comme Alexandre, Barthélemy, Marguerite, etc., en mettant la première syllabe. Aux autres, on ajoute la dernière en vedette : Aldre, Barmy, Marte. Mais les noms si longs sont rares).

Or, c'est avec cette clarté que le saint patron de notre baptême a le droit d'être réellement nommé dans notre signature. Encore une fois, telle est la tradition universelle de nos chrétiens ancêtres. Aucun prétexte, de respect humain ou de paresse, ne saurait prévaloir contre ce fait, ni contre les nombreux motifs de droit sur lesquels il repose. Sans vouloir condamner personne, on pourrait donc encore moins justifier, soit par l'histoire, soit par la logique, ceux qui, dans nos temps nouveaux, consentent, tout au plus, à se donner la peine de poser timidement, avant leur nom familial, une initiale, comme la donnée insuffisante d'un problème agaçant et qui par conséquent, sera toujours regardé par autrui comme un hiéroglyphe négligeable. Qui dont irait se fatiguer l'esprit ou la mémoire pour chercher à découvrir ou à se rappeler le glorieux patron d'un protégé qui semble lui-même faire fi de l'honneur d'en porter le nom?

Un aparté, une parole à voix basse, une cachotterie sont contraires, bien souvent, aux convenances et à la politesse. Abstraction faite de telles intentions, qui certainement n'existent dans la pensée d'aucun auteur de signature incomplète, le fait matériel du nom de baptême esquissé et comme marmotté ou murmuré par une simple initiale, n'a-t-il pas cependant en lui-même quelque ressemblance à une question qu'on poserait au nez de plusieurs personnes présentes, mais dont les intimes seuls auraient la clé? Cette énigme indéchiffrable, placée à tout bout de champ, de nos jours, au lieu du prénom simple et net de nos aïeux, est-elle bien conforme à la clarté, à la franchise, qui est peut-être le plus glorieux apanage, de la langue des fils des Francs?

Dans une lecture à haute voix, le meilleur moyen d'éviter le ridicule qui s'attache à la proclamation d'une

TRAINS SILENCIEUX

LES trains se sont grandement perfectionnés au cours de ces dernières années. Les wagons tout acier remplacent peu à peu les archaïques boîtes de cigares incommodes et dangereuses. Dangereuses? Eh oui! Pour s'en convaincre, il suffit de contempler les débris qui jonchent la voie après un accident. Les wagons en fer ne s'en tirent pas sans dommage : un peu déformés, cabossés, mais ils demeurent d'une seule pièce, et les voyageurs en sont quittes, la plupart du temps, avec quelques plaies et quelques bosses.

Mais, hélas! les wagons de bois... sont réduits en miettes. Seuls le châssis et les roues subsistent. Il ne faut pas s'étonner du sort qu'on subi ses malheureux occupants.

Indépendamment de la sécurité, les Compagnies de chemins de fer font de louables efforts pour améliorer le confort des voyageurs. Avec juste raison, ils se sont attaqués au bruit.

Verrons-nous bientôt la disparition du "tiqueti-plomb... tiqueti-plomb" caractéristique? Des mille grincements, craquements, gémissements, crissements qui accompagnent obligatoirement tout voyage en chemin de fer?

Les ingénieurs essaient de nouveaux systèmes de rails, dont les différents tronçons, soudés les uns aux autres, éliminent ce bruit cadencé. On aplanit la surface du rail, les freins métalliques sont remplacés par des garnitures en ferodo, comme celles des autos. Verrons-nous bientôt les trains silencieux?

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses en page 8

- 1.—Quel est, au sujet de la politesse des Canadiens-Français, le témoignage des historiens?
- 2.—Combien de mots d'origine étrangère sont-ils entrés dans le français depuis le XIIe siècle?
- 3.—Comment personnifie-t-on la NECESSITE?
- 4.—Quelle différence il y a entre digeste et digestible?
- 5.—Quelle est l'origine du mot redingote?
- 6.—Que savez-vous de la mystérieuse Antille?

initiale incomprise, c'est de la passer sous silence; car à quoi bon signaler par un rébus ce pauvre patron de baptême que son client a voilé, pour ne pas dire masqué? Le signataire mystérieux aurait donc fait aussi bien, sinon mieux, de ne pas poser, avant son nom de famille, la lettre algébrique où l'on ne trouve qu'un problème insoluble et ennuyeux. Il ne faut pas écrire ni parler pour ne rien dire, encore moins pour embarrasser les interlocuteurs.

Il ne faut point du tout, répétons-le, mettre en cause les bonnes intentions de tant de pieux fidèles qui, malgré les protestations de Pie IX et de tant d'autres pontifes, (Note de l'O. A. : nous en parlerons dans un prochain article) ne gratifient encore leur saint patron de baptême, dans leur signature, que d'une lettre initiale toute mystérieuse. Presque toujours, c'est purement habitude machinale, ou simple distraction. La plupart n'y ont jamais pensé et ne se doutent point du tout qu'ils subsistent, en cela, une des modes, un des entraînements dus principalement à la Révolution. Mais, au contraire, ceux qui fixé, du moins une fois sérieusement, sur ce sujet leur attention, n'ont guère manqué d'en faire l'objet d'une résolution décisive.

(A suivre)

Article extrait du livre "Les noms de Baptême", du R. P. Alfred Deschamps, s. j., Bonne Presse, Paris, 1900.

Histoire de FRANCE

200 • Paul Lehugeur • LE DIRECTOIRE. — NOUVELLES GUERRES.

La conscription.

La conscription fut établie sous le Directoire; une loi rendue en 1798 sur le rapport de Jourdan établit que tout Français contracte en naissant l'obligation de servir la patrie, et divisa les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans en cinq classes, destinées à fournir les conscrits nécessaires, en commençant par les plus jeunes.



Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Tous les historiens proclament que les anciens Canadiens, d'excellente race française, manifestent tout bonnement en leur maintien l'élégance de leur noblesse native, et que, par la fréquentation des officiers supérieurs de l'armée, et plus encore des familles seigneuriales, les petites gens eux-mêmes s'initient aux belles manières.

Charlevoix note que "les manières douces et polies sont communes à tous les Canadiens, et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus reculées". Hocquart compare nos habitants aux paysans de France et reconnaît que les Canadiens "n'ont pas l'air grossier et rustique des paysans français". Kalm loue la politesse exquise de nos pères en plusieurs endroits de son ouvrage. Ils sont, dit-il extrêmement polis, saluant, en ôtant leurs chapeaux, quiconque les rencontre sur la rue. Et J.-C. Taché a dit : "Nous avions de la féodalité ce qu'elle a de bon, et c'est probablement à cette institution que nous devons les moeurs chevaleresques et l'exquise politesse de notre population."

2.—Depuis le XIIe siècle, au moins mille mots d'origine étrangère ont pénétré dans le français. Ce sont des mots arabes, italiens, espagnols, anglais, allemands. Voici quelques exemples : café (chawé) vient de l'arabe, ainsi que châle (schal) balcon (balcone), et bouffon (buffone) viennent de l'italien; l'espagnol a fourni camarade (camarada) guitare (guitra); wagon, bill, budget viennent de l'anglais tandis l'allemand a fourni bivouac (beiwache), blocus (blockhaus), etc.

3.—On représente la "nécessi-

té" sous la figure d'une femme assise au milieu d'un temple et ayant des mains de bronze, qui tiennent un marteau et des clous de diamant.

4.—Digeste n'a rien à voir avec la digestion. Ce mot désigne le recueil des décisions des jurisconsultes, composé sur l'ordre de l'empereur Justinien, qui lui donna force de loi. C'est entre digestible et digestif qu'interviennent des nuances importantes. Le premier adjectif désigne ce qui peut être digéré, ce qui se digère facilement; les huîtres sont digestibles. Le second est un terme d'anatomie pour désigner ce qui sert à la digestion; on dira le turbe digestif. Et l'on parlera encore d'une poudre digestive, comme étant apte à faciliter la digestion.

5.—Il procède d'une corruption du mot anglais riding coat (vêtement pour chevauchée). A quelle époque il a paru dans notre langue ? Il est assez téméraire de prétendre donner une date exacte. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mot redingote était déjà employé au XVIIIe siècle. Voltaire, dans son *Louis XV*, écrit : "Le froid était excessif; presque tous les courtisans portaient de ces manteaux qu'on nomme par conception redingote". La phrase semble bien indiquer que l'emploi du mot était récent, sinon Voltaire n'eût pas senti le besoin d'en indiquer l'origine.

6.—Se souvient-on encore de l'étrange découverte faite, en 1930, près de l'île de Bagamé, dans l'archipel de la Nouvelle-Providence, au large de la Floride ?

Des commandants de bateaux auraient aperçu, surgie des flots, une terre inconnue recouverte de

ruines d'anciennes constructions. Des contre-torpilleurs américains, envoyés sur les lieux, constatèrent la réalité de cette résurrection qu'on ne pouvait attribuer qu'à quelque tremblement de terre sous-marin ayant bouleversé le fond de la mer. L'architecture des maçonneries subsistantes et l'agencement des rues firent supposer que cette ville mystérieuse florissait dans la période précolumbienne. Des savants enquêtèrent. D'aucuns y virent même une réplique de l'Atlantide, le continent troublant disparu sans laisser de traces.

Et voilà que huit années se sont écoulées et que le souvenir même de l'île émergée semble effacé de la mémoire ingrate des hommes.

A PROPOS DE TIMBRES

U. R. S. S.

La Russie soviétique a émis six timbres pour commémorer le vingtième anniversaire de la victoire rouge de Perekop, en Crimée. Ces timbres sont : 10 kopeks, vert; 15 k., orange; 30 k., brun et rouge; 50 k., lilas-brun; 60 k., noir-bleu.

ORIGINE DES EXPRESSIONS POPULAIRES

Laïus

Faire un laïus signifie faire un discours. L'origine du mot "laïus" est assez curieuse. Ce fut seulement en 1804 qu'un cours de composition française fut imposé au programme de l'École Polytechnique, et le premier morceau oratoire que les élèves eurent à traiter fut un discours de Laïus, époux de Jocaste, père d'Oedipe.

Ce nom devint désormais synonyme de discours dans "l'argot de l'X" et il s'est répandu dans toutes les écoles.

Petites notes

L'INSTRUCTION DES INDIENS DU CANADA

Environ 16 pour cent des 118,000 Indiens du Canada vont à l'école. Près de 19,000 enfants sont enregistrés aux écoles indiennes du Dominion. Cette augmentation d'environ 3,000 sur les enregistrements de 1930 aux mêmes écoles est un indice de l'intérêt que portent les Indiens aux efforts que l'on fait pour instruire leurs enfants.

Il y a actuellement au Canada 367 écoles indiennes, et on doit en ouvrir de nouvelles pour répondre aux exigences de plus en plus grandes de la population indienne. On a construit, cette année, deux nouvelles écoles indiennes en Colombie britannique.

On s'intéresse d'une façon particulière depuis quelques années à la formation technique des jeunes Indiens; on leur enseigne l'agriculture, la menuiserie, et les arts domestiques. Outre le cours technique régulier qu'on peut maintenant donner dans presque tous les pensionnats et externats indiens, on a organisé des cours spéciaux de tissage aux métiers, d'élevage et d'entretien des animaux à fourrure, d'apiculture et de travail sur métaux.

NOS OISEAUX DE NOËL

Le nombre est considérable des oiseaux qui bravent le froid et la neige pour passer la Noël au Canada. Des observateurs expérimentés ont compté, l'an dernier, de la Nouvelle-Ecosse à la Colombie canadienne, près de 40,000 oiseaux de 126 espèces différentes. Bien que nos observations ne soient pas complètes, les renseignements du Canada, les

obtenus donnent une assez bonne idée de l'ensemble et permettent de comparer la situation d'un hiver à l'autre.

On effectue ces observations à une époque de l'année où les oiseaux sont plutôt sédentaires — la migration vers le sud est finie et la migration vers le nord n'est pas encore commencée. Les oiseaux qui passent la Noël avec nous sont donc d'intrépides habitants du nord qui refusent à l'automne de suivre leurs compagnons vers des lieux plus cléments. Aptés à résister aux durs hivers canadiens, ils donnent de la vie et de la couleur à nos paysages en attendant le retour du printemps.

ART et GEOGRAPHIE

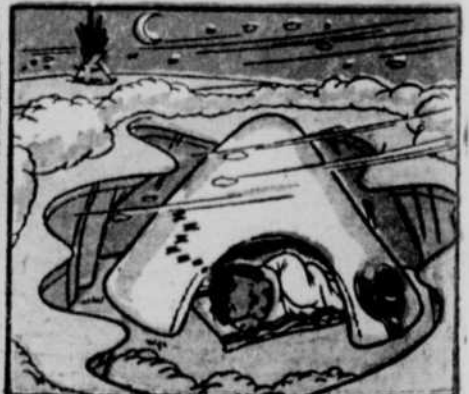
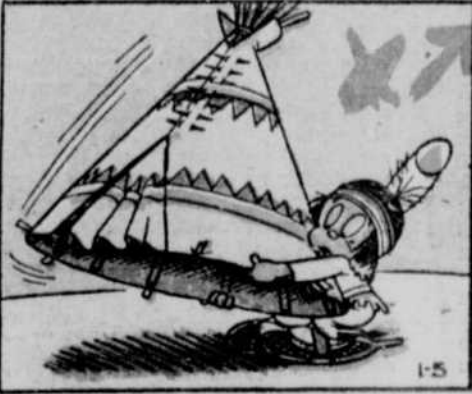
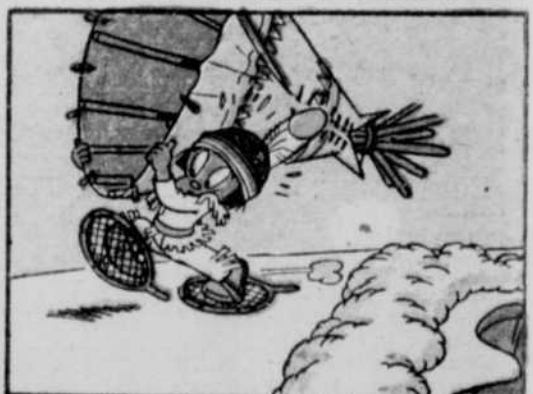
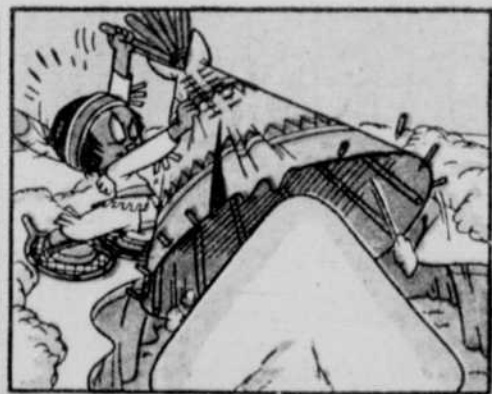
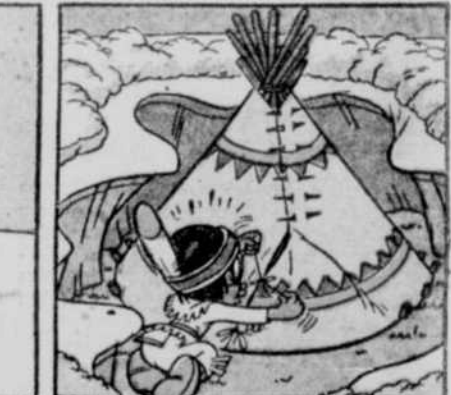
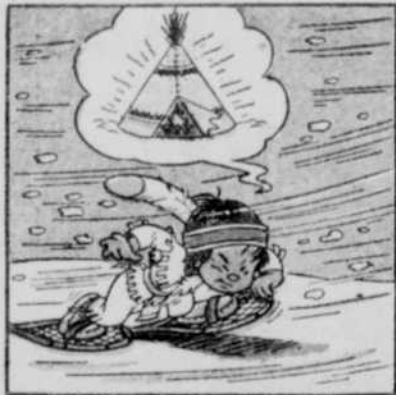
Jules est bien ennuyé! Pierre — qui s'adonne à la peinture — l'a chargé d'acheter six tubes de couleurs différentes.

— C'est simple, lui a-t-elle dit, la première qualifie un fleuve de Chine; la seconde, une forêt d'Allemagne; la troisième, une mer chaude; la quatrième, une mer froide; la cinquième, une ville de France; la sixième, un département de France.

Mais Jules et la Géographie du monde font deux! Voulez-vous l'aider? Si vous n'y parvenez pas, un simple renversement de votre journal vous fournira la solution. Mais cherchez d'abord!

SOLUTION :

de l'orange et de l'or.
bleu, du noir, du rouge, du blanc,
d'or! Il aurait alors acheté du
la ville d'Orange, et à la Côte-
Mer Rouge, à la Mer Blanche, à
de Bleu, à la Forêt Noire, à la
Jules aurait dû songer au Fleu-



Copyright 1941, Walt Disney Productions
World Rights Reserved

Distributed by King Features Syndicate, Inc.

Jeux d'esprit

DU NORD AU SUD

Un avion, qui survolerait la France selon une ligne rigoureusement nord-sud passant par Paris, aborderait notre pays à l'ouest de la ville de Dunkerque et le quitterait quelques minutes après avoir survolé la ville de Prades. La ligne ainsi tracée traverserait seize départements.

Pouvez-vous :

1° En trente seconde, nommer les six départements survolés au nord de Paris ;

2° En une minute, compléter la liste des douze départements survolés au sud de Paris ; (il manque à cette liste un département sur deux).

Seine, ... Loiret, ... Allier, ... Corréze, ... Aveyron, ... Aude.

ARITHMOGRAPHIE

Dessinateur. — Sonneur. — Sac. — Mammifère. — Creuseur des rails dans le canon d'une arme. — Petit fusil. — Métalloïde. — Collier de fer. — Crustacé. — Entaille. — Conjonction. — Commence la cérémonie. — Consonne.

1 2 3 4 2 2 5 6 3 4 7 5 8
1 2 3 4 9 9 10 11 11 8 6 3
1 2 3 11 2 7 7 4 8 3 8
1 2 3 11 2 7 7 4 8 3
1 2 3 2 12 4 11 8 3
1 2 3 2 12 4 11 8
1 2 3 12 10 11 8
1 2 3 1 2 11
1 2 3 12 8
1 3 2 11
1 2 3
1 8
1

CONSONANCES

J'ai vu un — dans la ville de — un jour de — re, un vieil hom-

me de bonne — qui vendait du — à — son.

LA GLACE

Si, écrivant sur une feuille de papier, vous placez verticalement au haut de cette feuille, une glace que vous tenez de la main gauche, les lettres inscrites sur votre papier seront réfléchies dans la glace.

Pouvez-vous, avant de vérifier l'expérience, dire en une minute :

1° Quelles sont les lettres (capitales) qui ne subissent aucune déformation lorsqu'on les inscrit sur la feuille et qu'on les aperçoit en même temps dans la glace ;

2° Quels mots simples, vous pouvez rapidement former en lettres capitales, qui soient également lisibles dans la glace et sur la feuille de papier ?

L'HYPOTHEQUE

A la fin de l'année, M. Durand fait ses comptes. Il constate qu'il a déposé la moitié de ses revenus et mis de côté un quart.

Ensuite, après avoir payé 5 p. 100 de son revenu total en règlement d'une hypothèque à 6 p. 100 sur sa maison, il lui reste 18,000 dollars.

Quel est le montant de cette hypothèque ?

L'ENDROIT ET L'ENVERS

Vous avez un pull-over portant une étiquette cousue, à l'intérieur du col et en arrière. Si vous retournez votre pull-over à l'envers et que vous le revêtiez en passant le bras droit dans la manche gauche et le bras gauche dans la manche droite, où sera l'étiquette ? Répondez en vingt secondes.

MOT DECROISSANT

Troupe de soldats romains. — Partie des communs. — Subdivision de la tribu chez les Romains. — Personnage de la Bible. — Dans l'Ariège. — En tout lieu. — Voyelle.

PROBLEME ALPHABETIQUE

Ajouter à chacun des noms suivants la lettre nécessaire pour en faire autant d'animaux : Cil. Lèvre. Plan. Aumône. Etaou. Penser. Triolet. Râpe. Marie. Orne. Chant. Orme. Patine. Noir. André. Bien. Tartine.

UNE FAMILLE PEU NOMBREUSE

Toute la famille s'était réunie. Il y avait là : 2 grand-pères, 2 grand-mères, 3 pères, 3 mères, 3 fils, 3 filles, 2 belles-mères, 2 beaux-pères, un gendre, une bru, 2 frères et 2 sœurs.

Quel est le plus petit nombre possible de personnes présentes ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 29 décembre 1940

LES DEUX BOUGIES

Après une heure, le rapport sera 4 à 3. Après deux heures, 3 à 2, après trois heures 2 à 1 et, après trois heures et demi, le rapport sera de 1½ à ½, soit 3 à 1.

NOUVEL AN

La pendule marquait minuit, 6 minutes, 56 secondes.

TRIANGLE

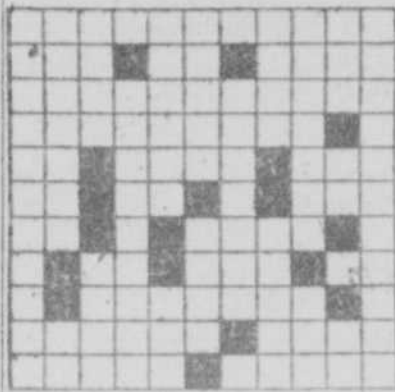
C E T T E
E U R E
T R I
T E
E

QUELLE EST LA BONNE DEFINITION ?

Un rastral, c'est un instrument

Mots croisés

Problème No 203 et solution du No 202



HORIZONTALEMENT

1. Celle du Français moyen est de moins en moins nombreuse. — 2. De droite à gauche : haissable. — Chiffre romain. — De droite à gauche : princesse lointaine. — 3. Carême. — 4. Petits recipients à parois souples. — 5. Deux voyelles. — Tragédienne italienne. — Impossible dans le vide. — 6. Conjonction. — Fin de partie. — Possèdent. — 7. Fin d'infinitif. — Chaland à fond plat. — 8. Lettre grecque. — Il ne bave pas. — De droite à gauche : note. — 9. Ont déménagé. — 10. Ils nous dispensent d'avoir recours aux moines. — Quelquefois calculateur. — 11. Phénomène de la circulation. — Ferait une piètre figure dans un salon.

qui sert à tracer les portées de musique.

RECREATION MATHEMATIQUE

Les côtés du triangle mesurent 15 pouces, 50, 25 pouces, 50 et 20 pouces, 50.

N. B. — Cette réponse aurait dû paraître à la place de celle que nous avons donnée, la semaine dernière, sous le même titre. Nos lecteurs voudront bien prendre note de cet changement.

VERTICALEMENT

1. Manquent de charme quand il pleut. — 2. Utile au navigateur. — De bas en haut : symbole chimique. — 3. N'aimait sans doute pas la lecture. — De bas en haut : inventeur présumé d'un ustensile de table. — 4. Travers. — 5. Fait partir. — A fait place au courroux. — 6. Roi légendaire d'Assyrie. — Ils n'ont pas de prix. — 7. Ville d'Algérie. — 8. Anagramme d'un cordage. — Enlèvera. — 9. Accord parfait. — Se dit de certain breuvage. — 10. Début de randonnée. — Permet des affirmations peu compromettantes. — Elle perdit beaucoup au change. — 11. Oeuvre d'une critique implacable.



LA CLASSE

On avait d'abord prévu 10 bancs de 6 élèves chacun, soit en tout 60 élèves.

PARONYMES

Buffle. — Mufle.

QUESTION GEOGRAPHIQUE

Wagram. — Alma. Trafalgar. — Balaclava.

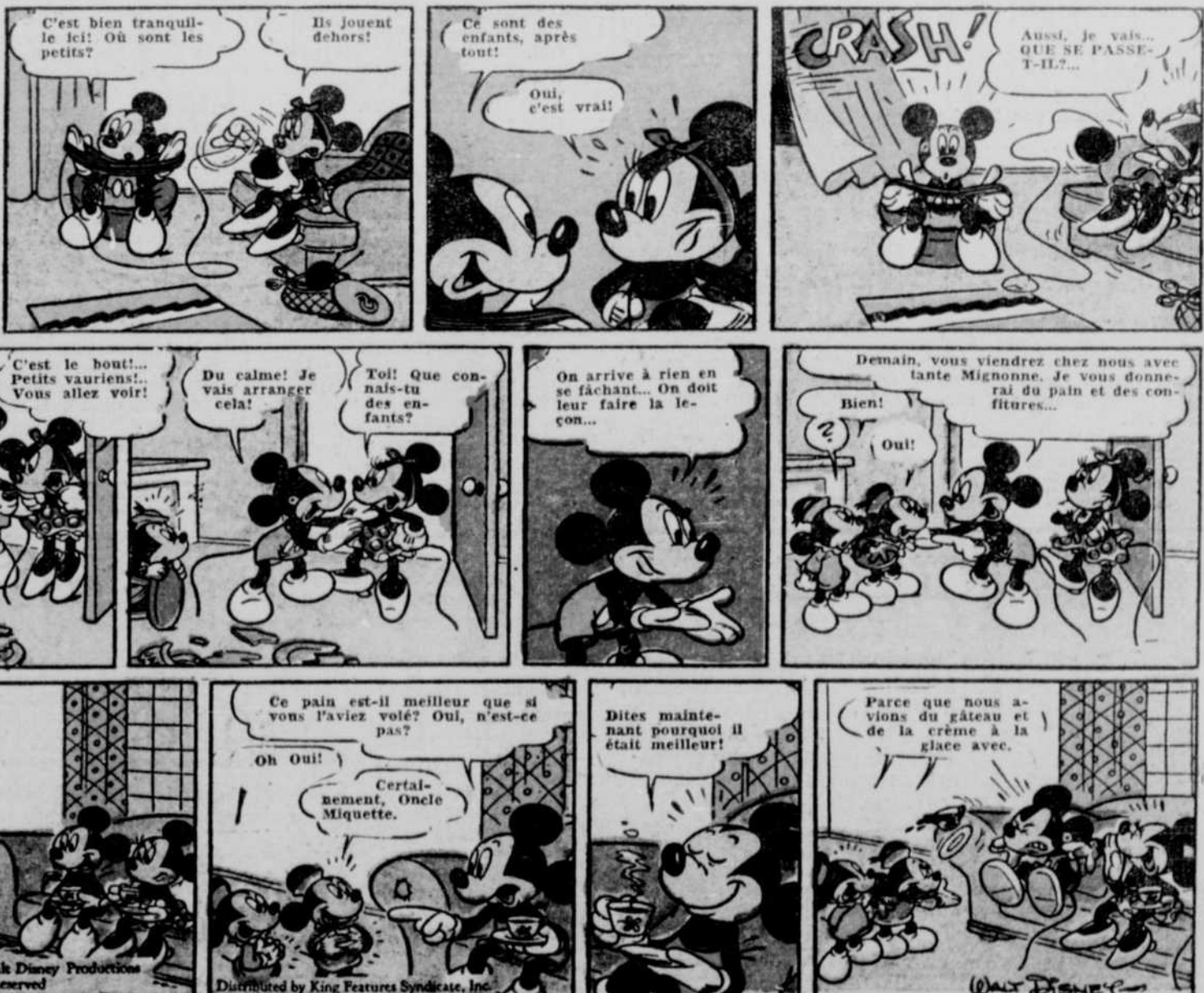
CHARADE NON ORTHOGRAPHIQUE

Ma. Riz. Vaux. — (Marivaux.)

LA SOURIS MIQUETTE

par

WALT DISNEY



La boutique de Monsieur Grinsec

(suite de la page 4)

M. NEBLANC (aux enfants.)
Pauvres gosses ! Tenez ! (Il leur donne un petit cois.)

LA PETITE FILLE
(à son père)

Tu peux leur donner, je n'en veux pas, elle est trop laide...

M. NEBLANC (bas, en riant.)
Quel cadeau ridicule t'a donné ta cousine Pigeon, cette année ! Je m'en souviendrai !

GRINSEC
Cela fait cinq piastres et dix sous, Monsieur.

M. NEBLANC
Cinq piastres et dix sous ?

GRINSEC
Cinq piastres et dix sous, trois sous la ficelle et sept sous le papier.

M. NEBLANC
C'est extravagant !

GRINSEC
Que voulez-vous, les temps sont durs ! Au revoir, Monsieur.

M. NEBLANC
Au revoir, Monsieur.
MADELEINE ET JACQUES
Au revoir, Monsieur, et merci beaucoup !

SCENE V

Grinsec, Madeleine et Jacques

GRINSEC
(Il rit et soudain s'arrête de rire.)
Merci ? pourquoi, merci ? Il m'a donné quelque chose ?

JACQUES
Oh ! non, Monsieur Grinsec ! (Grinsec foudroie les enfants du regard.)

MADELEINE
C'est-à-dire que oui, M. Grinsec.

GRINSEC
(Il s'empare du paquet, le défait et reconnaît la boîte de couleurs qu'il avait vendue à madame Pigeon.)

Ah ! ah ! ah ! Tiens, je reconnais cette boîte de couleurs ! (Il replace la boîte sur le comptoir.) N'y touchez pas ! Et pliez le papier et roulez la ficelle !

JACQUES
Mais, M. Grinsec !

GRINSEC
(Il se lève et donne une taloche à Jacques.)

Il n'y a pas de mais. (Il ferme sa boîte à argent avec la clef.) Ah ! ah ! ah ! Je suis sorcier ! Je suis sorcier ! Ce monsieur qui vient de sortir, ce n'est pas un monsieur.

JACQUES
Qu'est-ce que c'est donc, M. Grinsec ?

GRINSEC (les yeux brillants)
C'est cinq piastres et dix sous ! Ah ! ah ! Et les cinq piastres et dix sous n'est pas sorti comme vous pensez. (designant son coffre.) Il est ici !

MADELEINE
Et la petite fille ?

GRINSEC
Elle fait partie de cinq piastres et dix sous, voyons !

MADELEINE (stupéfaite).
Ah !

JACQUES
Et la princesse ? (Se repréant.)
La poupée ?

GRINSEC
Elle fait aussi partie de cinq piastres et dix sous.

JACQUES (incrédule).
Alors, elle n'a pas les cheveux blonds, ni une robe rose ?

GRINSEC
Ah ! ah ! ah ! Est-ce nigaud ! Il n'y a ni cheveux, ni robe, ni poupée : c'est cinq piastres et dix sous, je vous dis. (Il fait sortir l'argent dans sa boîte.) Et vous, qui êtes-vous ?

JACQUES
Je suis Jacques !

MADELEINE
Je suis Madeleine !

GRINSEC
Ah ! ah ! ah ! Il n'y a ni Jacques ni Madeleine. Vous n'existez qu'en raison de l'argent que représentent vos services. Je vous ai dans cette boîte. (Il agite la boîte.) En sous dans cette boîte. Ah ! ah ! ah !

JACQUES (regardant la boîte)
Tout de même !

MADELEINE
Il y a bien quelque chose qui est plus nous que les sous, et que vous ne pouvez pas mettre dans votre boîte, M. Grinsec.

JACQUES (hésitante).
Je ne sais pas au juste, M. Grinsec.

GRINSEC
Tut ! Tut ! Rien de ce qui entre dans cette boutique ne m'échappe. Tout ! tout dans ma boîte et vous comme les autres, imbéciles !

MADELEINE
Ah ! M. Grinsec !

GRINSEC
J'ai réfléchi. Vous coucherez ici, ce soir.

MADELEINE ET JACQUES
Merci, M. Grinsec.

GRINSEC
C'est plus prudent de ne pas laisser le magasin seul ; c'est Noël, et personne ne se couche ce soir.

JACQUES (étonné).
Personne ne se couche, M. Grinsec ?

GRINSEC
Si ! moi ! Moi, je ne m'embarle pas. Moi, je me couche. Je dors et je ne rêve jamais.

JACQUES
Ah !

GRINSEC
(sortant du pain de sa poche.)
Voilà votre souper !

MADELEINE ET JACQUES
Merci, M. Grinsec.

GRINSEC
(Il hésite et finalement prend une salière dans sa poche.)

Tenez, pour Noël, vous mettez un peu de sel sur votre pain.

MADELEINE ET JACQUES
Merci beaucoup, M. Grinsec !

GRINSEC (à part.)
C'est étrange... Qu'est-ce que j'ai, je m'amollis ? Leur donner du sel, c'est trop bon ; je me sens déjà moins libre ; pourvu que je ne rêve pas ! (Aux enfants.) Bonsoir ! Je ferme la boutique. Et n'oubliez pas de laver le plancher !

MADELEINE et JACQUES
Non, M. Grinsec. Bonsoir, M. Grinsec ! (Grinsec sort, emportant sa boîte à argent. On l'entend fermer la porte à clef.)

SCENE VI

Madeleine, Jacques.

(Assis sur le comptoir, ils mangent leur pain à belles dents et ils le saupoudrent de sel.)

MADELEINE
(designant la salière)
C'est du sel ?

JACQUES
Oui.

MADELEINE
C'est bon, ça change le goût du pain sec.

JACQUES
Mais, il paraît que le beurre, c'est encore meilleur !

MADELEINE
Tu penses ?

JACQUES
On le dit.

MADELEINE
(Elle descend du comptoir)
Allons, il faut laver le plancher !

JACQUES (réveur).
Ah ! oui ! (Madeleine prend un seau et un linge placés dans un coin.)

JACQUES
(la regardant travailler)
Est-ce bien sale ?

MADELEINE (lavant).
JACQUES
Madeleine !

MADELEINE
Oui.

JACQUES
J'ai une idée !

MADELEINE
Quoi ?

JACQUES
On va se faire un Noël !

MADELEINE
(Elle s'arrête de laver.)

JACQUES
D'abord, on a bien mangé !

MADELEINE (avec conviction)
Oui, c'était bon.

JACQUES
Maintenant, on va se faire des cadeaux...

MADELEINE
Avec quoi ?

JACQUES
Avec la peinture que le monsieur nous a donnée.

MADELEINE
Que dira monsieur Grinsec ?

JACQUES
Il ne s'apercevra de rien, nous n'en prendrons qu'un peu avec de l'eau. M. Grinsec n'a pas mesuré l'eau de la chantepleure avant de partir ?

MADELEINE
Je ne crois pas.

JACQUES
Alors, on va avoir un beau Noël !

MADELEINE
Avec de la peinture ?

JACQUES
Et du papier.

MADELEINE
Et du papier ?

JACQUES
Ecoute, depuis que je vends des jouets, j'ai remarqué beaucoup de choses...

MADELEINE
Raconte ?

JACQUES
Les têtes des poupées souvent c'est en papier mâché.

MADELEINE
Alors, on va mâcher du papier ?

JACQUES
Oui.

MADELEINE
On n'en a pas de papier. Et M. Grinsec sera fâché si...

JACQUES
(poursuivant son idée.)
Le cadeau du monsieur était enveloppé ; si le cadeau est à nous, le papier l'est aussi !

MADELEINE
Tu crois ?

JACQUES
(Il déplie le papier.)
Mais oui ! C'est un peu long à mâcher ; si on prenait de l'eau ?

MADELEINE
(emportant son seau.)
Voilà !

(Ils mouillent le papier et le pétrissent de façon à faire une sorte de pâte, puis des boules à la forme assez vague.)

MADELEINE
Nous allons faire une princesse Violette !

JACQUES
Moi, je veux avoir un révolutionnaire !

MADELEINE
Qu'est-ce que c'est qu'un révolutionnaire ?

JACQUES
C'est un homme qui n'endure pas d'être maltraité et qui fait du bruit dans la maison. (Il peint avec la peinture et un pinceau.)

MADELEINE
Les yeux sont noirs, il a de la barbe et des gros sourcils...

MADELEINE
(prenant la peinture.)
Les yeux sont bleus, elle a le teint rose et les cheveux blonds...

(Apercevant le linge à plancher.)
Ah ! tiens, ce torchon, quand on le regarde d'une certaine manière, a presque l'air d'une robe de soie...

JACQUES
Donne m'en un morceau pour mon révolutionnaire. (Il entoure sa boule avec un peu de guénille.)

MADELEINE
C'est vrai, quand on le regarde de côté, on dirait que c'est un gilet de laine et une casquette.

MADELEINE
Maintenant, on va faire leur âme et leur cervelle. (Elle prend la salière et sème les grains sur la tête de sa princesse.)

JACQUES
Cent grains de beauté, cent-dix grains de douceur.

JACQUES
(s'emparant de la salière.)

Cent grains de courage, mille grains de révolution.

MADELEINE (même jeu.)
Cent grains de bonté, cent grains de sagesse...

JACQUES (même jeu.)
Cent grains de rire, cent grains de bruit.

MADELEINE
Laissons-les reposer, et, demain, ils seront tout à fait nés ! (Ils déposent leurs fantoches sur le comptoir.)

JACQUES (il baille.)
Allons nous coucher.

MADELEINE
Où !

JACQUES
Par terre, il le faut bien ! (MADELEINE soupire.)
C'est dur !

JACQUES
En regardant d'une certaine façon, ça paraît en plumes...

MADELEINE
(tirant une vieille couverture.)
Tiens, j'ai trouvé ça !

JACQUES
Est-ce en satin ?

MADELEINE
Peut-être...

(Ils s'étendent par terre et s'enveloppent dans la couverture. Il fait noir et les enfants dorment.)

Fin du premier tableau.

(A suivre)

BONS MOTS

LE VOYEUR PRATIQUE

Le docteur X... (respectons son incognito), de Baltimore, est réveillé au milieu de la nuit par le carillon de sa sonnerie et une série de formidables coups de poing appliqués sur la porte de sa maison. Au dehors, un orage épouvantable semble avoir déchainé toutes les forces de la nature. Le docteur ouvre sa fenêtre et aperçoit un gentleman qui réclame ses services pour un cas urgent et à une lieue de la ville.

— Combien ? fait l'homme.

— Trois dollars, réplique l'autre.

— Ça va.

Notre esculape descend, attelle lui-même son cheval et, accompagné de son nocturne client, se rend à l'endroit indiqué.

Arrivé à destination, le client descend, donne trois dollars au docteur et lui dit :

— Inutile de descendre, docteur. Vous pouvez retourner. Je vous ai pris parce que tous les cochers que j'ai rencontrés me demandaient six dollars pour me reconduire jusqu'ici !

IL A TOUT PRIS.

Le juge. — Avez-vous encore quelque chose à ajouter, sinon le jugement va être rendu ?

L'accusé. — Plus un sou, monsieur le juge ; mon avocat a pris tout ce que j'avais !

L'HISTOIRE DES PAPES



CLÉMENT VIII
1592 — 1605

Hippolyte Aldobrandini était florentin. Auditeur de la Rote, grand pénitencier, il devint cardinal. Pieux et laborieux, il fut un juriste de renom. Il observa des jeûnes rigoureux et pratiqua de grandes mortifications et il consacra de longues heures à la méditation.



Saint Robert Bellarmine vécut sous ce pontificat.



Saint François de Sales travailla, dans le même temps à la conversion de la Suisse.



Clement se fit remarquer par son grand amour des pauvres et des enfants. Il encouragea saint Joseph Calasanz à fonder les Clercs réguliers des Ecoles pies.



Nous devons à ce Pape la belle dévotion aux Quarante-Heures.



Il canonisa un grand Dominicain, St-Hyacinthe.



Avec l'accession de Jacques I^{er} en 1603, les lois anti-catholiques devinrent très sévères en Angleterre.



Henri IV de France se convertit au catholicisme.



de WILLIAM KIRBY

Traduction française de PAMPHILE LE MAY

Illustrations de LA PALME

• Suite

Les Iroquois vinrent s'embusquer au pied du portage pour tuer et piller les voyageurs attendus. Un jeune Sauvage découvrit leur retraite et donna l'alarme. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper : sauter les rapides secrètement. Le danger était extrême. Il fallait cependant que quelqu'un restât pour donner le change à l'ennemi.

Cadieux fut ce brave. Il alla, avec un jeune Indien, attaquer les Iroquois pour les attirer en arrière du rivage et les empêcher de voir les canots fugitifs. Son stratagème réussit. Tout le monde fut sauvé, mais il périt avec son jeune compagnon.

Les Iroquois tentèrent de le saisir, mais en vain. Il leur échappa, et revint tomber, épuisé de fatigue et de faim, à l'endroit même d'où il était parti quelques jours auparavant.

N'ayant plus d'espoir, sentant venir ses derniers instants, il arracha une feuille d'écorce blanche au bouleau qui le protégeait, et avec son propre sang il écrivit sa chanson de mort.

Elle fut trouvée peu de temps après, à côté de lui.

Le voyageur qui remonte l'Outaouais jusqu'à l'île du Grand-Calumet, n'oublie pas de s'arrêter au Petit rocher de la haute montagne, au milieu du portage des sept chutes. C'est là que se trouve la tombe de Cadieux.

Amélie avait été touché de la plaintive romance. En la chantant elle faisait couler des larmes.

A la demande des hôtes de sa bonne tante, au milieu d'un calme presque douloureux, elle commença :

Petit rocher de la haute montagne, Je viens ici finir cette campagne ! Ah ! deux échos, entendez mes soupirs ! En languissant je vais bientôt mourir !

Il y avait des pleurs dans tous les yeux, et l'on aurait cru que le dernier souffle de Cadieux expirait sur ses lèvres émues quand elle dit :

Rougnollet, va dire à ma maîtresse, A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse ! Que j'ai gardé mon amour et ma foi, Que désormais faut renoncer à moi !

Quelques autres amis de la famille, Coulon de Villiers, Claude de Beauharnois, de la Corne de Saint-Luc, étaient aussi venus faire leurs adieux à Mme de Tilly.

De la Corne provoqua les rires par ses allusions aux Iroquois. Il était dans le secret.

—Espère, Le Gardeur, dit-il, que vous m'enverrez leurs cheveux quand vous les aurez scalpés... ou qu'ils m'enverront la vôtre.

Les heures passèrent vite. La cloche du beffroi des Récollets sonna plusieurs fois dans la nuit tranquille, avant que la solitude se fit dans la maison de Mme de Tilly.

Le Gardeur se sentait meilleur et plus fort. Le bourgeois lui dit en lui serrant la main :

—Courage ! mon enfant, courage ! Souvenez-vous du proverbe : "Ce que Dieu garde est bien gardé !"

Adieu ! vénérable ami ! s'écria Le Gardeur, dans une affectueuse étreinte. Comment ne vous regarderais-je pas comme mon père, puisque Pierre est pour moi plus que mon frère ?

—Oh ! je serai pour vous un père affectueux si vous me le permettez. Le Gardeur, reprit le bourgeois louché jusqu'aux larmes. A votre retour, faites-moi le plaisir de con-

sidérer comme votre maison la demeure de Pierre et la mienne. Au Chien d'Or comme à Belmont, le frère de Pierre sera toujours et cent fois le bienvenu !

On hâta les préparatifs du départ et chacun se retira pour prendre quelque repos, se réjouissant dans la pensée de retourner à Tilly.

Il n'y avait pas jusqu'au vénérable Félix Beaudoin qui ne se sentait tout joyeux comme un écolier, le matin d'un jour de grand congé. Puis, il faut bien l'avouer, que de choses n'avait-il pas à raconter, que de sentiments n'avait-il pas à exprimer à l'oreille de Françoise Sans-Chagrin !

Il en était de même des censitaires et des serviteurs. Quel plaisir d'aller dire aux amis de là-bas les aventures dont ils avaient été les héros, dans la capitale où les avait appelés la corvée du roi, pour bâtir les murailles de Québec.

XXVI

La chanson du canotier

V'la l'bon vent ! V'la l'joli vent ! V'la l'bon vent ! Ma mie m'appelle ! V'la l'bon vent ! V'la l'joli vent ! V'la l'bon vent ! Ma mie m'attend !



E gai refrain faisait retentir les rivages, et des voyageurs plongeaient en cadence dans les vagues bleues, leurs rames d'où tombait une pluie de gouttelettes fines que le soleil transformait en diamants.

C'étaient la famille de Mme de Tilly, Pierre Philibert et les censitaires qui retournaient au vieux manoir.

Le fleuve coulait majestueusement et comme drapé dans un manteau de lumière, entre ses bords escarpés que les champs verdoyants et les bois feuillus couronnaient.

Rien, dans le Nouveau-Monde, n'égalait la beauté de ces rivages avec leurs files de maisonnettes blanches et leurs villages coquettement assis autour de l'église.

La marée montante avait parcouru deux cents lieues déjà, et elle refoulait encore le grand fleuve.

Le vent soufflait de l'est et nombre de bateaux ouvraient, comme des ailes, leurs voiles de toile éclatante pour remonter la rivière. Les uns étaient chargés de munitions de guerre pour le Richelieu, par où ils se rendraient aux postes militaires du lac Champlain; les autres portaient à Montréal des marchandises destinées aux postes de commerce de l'Ottawa, des Grands Lacs et même de la Belle-Rivière et de l'Illinois, où l'on venait de fonder de nouveaux établissements.

Des flottes de canots prenaient ces cargaisons à Montréal pour les rendre à leur destination.

Les voyageurs dépassèrent dans leur course les bateaux à voiles. Ils les saluèrent gaiement. Ce fut entre les divers équipages, un échange bruyant et joyeux de cris, de souhaits, de plaisanteries :

—Bon voyage, bonne chance ! pas trop d'embarras ! des portages courts ! beaucoup de bon temps ! Plusieurs crièrent :

—Les peaux des ours et des buffles que vous allez tuer sont-elles déjà vendues ? D'autres :

—Ne laissez pas vos chevelures en gage aux belles Iroquoises ! Les chansons à la rame du Ca-

nada ont un caractère tout particulier, et sont d'un effet charmant. Elles sont agréables à entendre surtout quand de robustes canotiers les redisent en lançant leurs légers canots d'écorce sur les eaux tranquilles ou bouillonnantes, tantôt fendant comme des canards sauvages la nappe paisible, tantôt sautant comme des cerfs agiles les rapides bondissants et les cascades écumeuses; toujours acceptant, avec une égale magnanimité et comme ils viennent, la tempête ou le calme, la fortune et l'adversité.

Ces chansons sont toutes d'anciennes ballades d'origine normande ou poitevine. Les pensées en sont pures et les expressions chastes. On n'aurait pas voulu alors donner à la colonie pour ses chants populaires des paroles licencieuses, car on savait qu'elle avait été fondée pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de son saint nom. C'était en toutes lettres dans la commission de Jacques Cartier. La chanson à la rame se compose ordinairement de stances assez courtes. Le dernier vers d'un couplet devient le premier du couplet suivant et cela forme un enchaînement original et plaisant. Après chaque couplet un refrain vif, gai, entraînant, qui part comme une fusée !... Toutes les voix chantent alors, tous les bras s'agitent, tous les avirons plongent dans les flots, et le canot bondit comme un poisson volant sur la surface frémissante du lac ou de la rivière !

Maître Jean La Marche avait choisi sa place à l'avant du canot. Il était faraud comme un jour de dimanche, droit et fier comme le roi d'Yvetôt. Son violon qu'il appuyait avec coquetterie à son double menton, vibrait harmonieusement sous les caresses de l'archet de crin, comme il avait vibré pour adoucir la fatigue de plus d'un aviron sur les rivières et les lacs, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'aux montagnes Rocheuses.

Amélie, assise à l'arrière du canot, laissait sa main blanche jouer dans le courant limpide. Elle se sentait heureuse, car toutes ses affections étaient là avec elle, dans la gracieuse embarcation. Elle parlait peu et se plaisait à entendre le chant des rudes canotiers. Elle pouvait aussi s'abandonner plus facilement à ses douces pensées quand la conversation cessait, et que tout le monde chantait ou prêtait l'oreille aux refrains cadencés. Quelquefois, elle saisisait à la dérobée un regard de Pierre dirigé vers elle avec la rapidité de l'éclair, regard dont elle conservait le souvenir dans les secrets replis de son cœur. Quelquefois encore, c'était un de ces mots que seul l'amour sait dire, un tendre sourire plus précieux que tous les trésors de l'Inde et qui contiennent tout un monde de lumière, de vie, d'immortalité.

Après quelques minutes de repos, et quelques bonnes gorgées à même une gourde un peu suspecte — qu'il disait contenir du lait, par respect sans doute pour Mme de Tilly, — Jean La Marche s'apprêta à chanter.

Les canotiers qui ramaient en cadence, obéissant à la musique comme le soldat qui marche au son du clairon, levèrent leurs avirons et attendirent le signal de les replonger ensemble dans les eaux sonores.

Maître La Marche commença cette vieille ballade du fils du roi, qui prend son grand fusil d'argent, vise le canard noir et tue le blanc. Sa voix résonnait comme une cloche nouvellement baptisée.

Plusieurs canots voguaient non loin. Ceux qui les montaient se mirent aussi à répéter avec les rameurs de Mme de Tilly, le gai refrain :

En roulant ma boule roulant, En roulant ma boule.

Et Jean La Marche disait, en faisant vibrer son violon avec une énergie à lui rompre les cordes, les couplets de la populaire chanson.

Après qu'il eût fait longtemps retentir l'air de ces couplets mesurés, et de son violon qui ne se fatiguait pas plus que sa poitrine, tous les voyageurs qui avaient redit les refrains avec une ardeur non moins admirable, lui crièrent des "encore" comme à l'artiste qu'on veut récompenser ou flatter. Des voix enthousiastes répondaient de la rive, et l'allégresse se répandait partout. Toute la nature chan-

taît. Les ondes, le ciel, les champs, les bois, les rivages, tout s'unissait dans un cantique de joie.

Et les voix devenaient plus vives et plus éclatantes à mesure que les bords de Tilly approchaient, car là, pour les bons censitaires comme pour leur noble châtelaine, c'était le foyer de la famille, et le foyer, c'est le paradis de la terre.

Le Gardeur fut entraîné par la gaieté générale. Il oublia son ressentiment, son désappointement et les séductions bleues, sous le ciel bleu, près de ceux qui l'aimaient, comment aurait-il pu ne pas sourire, ne pas oublier, ne pas espérer ?

Son cœur s'ouvrait à la joie, au grand bonheur d'Amélie et de Pierre qui observaient avec un immense intérêt ce réveil de son âme endolorie.

Après quelques heures de cette délicieuse course, les canots vinrent s'échouer sur la grève, au pied de la falaise de Tilly. Tout vis-à-vis, au sommet de la côte, comme la borne immuable que devaient respecter les eaux et la terre, ou comme l'arche qui pouvait sauver les âmes et les corps, s'élevait l'église de Saint-Antoine de Tilly. Un joli village de blanches maisonnettes l'entourait.

Sur la grève sablonneuse, les femmes, les vieillards et les enfants, accourus pour souhaiter la bienvenue à leurs gens, se livraient aux transports de la surprise et du bonheur. Ils n'attendaient pas sitôt les travailleurs de la corvée du roi.

La nouvelle de l'arrivée des Iroquois vers les sources de la Chaudière les avaient effrayés. Ils supposaient en même temps que le gouverneur craignait une attaque contre Québec, par mer, comme celle de Phips dont plusieurs se souvenaient encore.

—Bah ! ne craignez rien, mes bons amis, fit le vieux pilote Louis, en regardant fièrement toute le monde de son oeil unique, ne craignez rien ! Je la connais cette campagne de William Phips : mon père me l'a souvent racontée.

C'était à l'automne de 1690. Trente-quatre grands vaisseaux bostonnais vinrent débarquer sur les bords de Beauport toute une armée de ventre-bleus. Mais notre vaillant gouverneur Frontenac descendit en toute hâte des hauteurs boisées de la ville, avec ses braves soldats auxquels s'étaient joints des habitants et des Sauvages, les repoussa pièce par pièce de leurs bâtiments et enleva le pavillon rouge de l'amiral Phips.

"L'instant de le dire ! Si vous ne me croyez pas, — personne ne m'a jamais fait cette injure, — si vous ne me croyez pas, allez dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à la basse-ville, vous le verrez; il flotte encore au dessus du maître autel !

"Bénie soit Notre-Dame qui nous a sauvés de nos ennemis, et qui nous sauvera encore si nous le méritons !

"A la Pointe-Lévis où s'est réfugiée alors la flotte en déroute, l'arbre sec existe toujours. Vous savez la prophétie ? Tant que cet arbre sera debout, Québec ne tombera point aux mains des Anglais."

Les personnes qui se tenaient sur la rive se mirent à l'eau jusqu'aux genoux pour aller au-devant des voyageurs. Les canots furent traînés sur le sable au milieu des rires et des propos éveillés. — Bienvenue à Mme de Tilly ! bienvenue à Mlle Amélie ! bienvenue à Le Gardeur ! bienvenue à Pierre Philibert ! Bienvenue ! bienvenue ! crièrent cent voix.

Le Gardeur aida Amélie à sortir du canot. Il vit que sa main tremblait, et qu'elle devenait pâle en regardant fixement à quelques pas dans le fleuve.

C'était à l'endroit où Philibert l'avait sauvé de la mort !

Toute cette scène pénible d'autrefois passa, comme dans un mirage, devant les yeux de la jeune fille. Elle vit son frère se débattre vainement au milieu des flots, puis tout à coup disparaître... Elle vit encore Philibert se précipiter, au risque de sa vie, à la rescousse de son compagnon... Elle sentit toutes les angoisses d'alors, et aussi toutes les délices du serment qu'elle prononça dans son âme, en embrassant le sauveur de son frère aimé.

—Le Gardeur ! dit-elle, c'était là; t'en souviens-tu ?

—Oui, sœur ! je m'en souviens. J'y pensais. Je dois une éternelle

reconnaissance à Pierre. Néanmoins, il aurait mieux fait de me laisser au fond de la rivière; je n'ai plus de plaisir à revoir Tilly, maintenant...

—Pourquoi donc, mon frère ? Ne sommes-nous pas les mêmes ? Ne sommes-nous pas tous ici ? Il y a aussi de la félicité pour toi à Tilly ?

—Il y en avait autrefois, Amélie, reprit-il avec tristesse, mais il n'y en aura plus jamais... C'est fini !

—Viens ! Le Gardeur, ne gâtons pas la joie du retour. Vois ! le pavillon flotte au sommet de la tourrelle et le vieux Martin va tirer la coulevrine pour nous saluer.

Un éclair, un jet de fumée et un coup de tonnerre firent soudain bondir les gens qui couvraient le rivage.

—C'est bien pensé, de la part du vieux Martin et des femmes du manoir, cela ! observa Félix Beaudoin.

Il avait servi dans sa jeunesse, Beaudoin ! et il connaissait le salut militaire.

—Les femmes de Tilly valent mieux que les hommes de la Beauce, comme dit le proverbe, observa-t-il encore.

—Oui, et mieux que les hommes de Tilly aussi, mon vieux, ajouta Josephite Le Tardeur, d'un ton brusque et tranchant.

Josephite était une grosse courte au nez retroussé, un virago, dont l'oeil noir perçait comme une tarière. Elle portait un chapeau de paille à larges bords et surmonté de boucles aussi difficiles à débrouiller que son caractère, un jupon de tiretaine court qui se souciait peu de cacher sa jambe forte. De ses manches retroussées sortaient deux énormes bras rouges qui auraient fait le bonheur d'une laitière suisse.

La remarque qu'elle venait de faire s'adressait à José Le Tardeur, son mari, un bon diable d'homme, mais un peu fainéant, qu'elle n'avait cessé de taquiner depuis le jour de son mariage.

—Les paroles de Josephite m'atteignent mais ne me font aucun mal, dit José à son voisin. Je suis une bonne cible; elle peut tirer !

—Je suis bien content, ajouta-t-il, que les femmes de Tilly soient meilleures soldats que nous, les hommes, et qu'elles aiment à se battre. Elles ont tout de même bien des tracaseries et de l'ouvrage.

—Que dites vous, José ? demanda Félix, qui n'avait guère compris.

—Je dis, maître Félix, que sans notre mère Eve la malédiction ne serait pas tombée sur la tête de l'homme; qu'il n'aurait point travaillé malgré lui, comme cela arrive souvent, et surtout qu'il n'aurait point péché. Ah ! le curé l'a bien dit ! Nous aurions pu passer les jours à nous chauffer au soleil, mollement étendus sur l'herbe épaisse... Maintenant, si vous voulez vous sauver corps et âme, travaillez, priez et ne vous amusez point !... Maître Félix, j'espère que vous ne m'oubliez pas si je vais au manoir ?

—Je ne t'oublierai pas, José, répondit Félix, sèchement. Mais si le travail est le fruit de la malédiction que notre mère Eve a attirée sur le monde en mangeant de la pomme, elle ne pèse guère sur toi cette malédiction. Voyons ! fais avancer les voitures, et range-toi, que madame passe !

José s'empressa d'obéir. Mme de Tilly passa au bras de Pierre Philibert. Il ôta son bonnet et la salua profondément. Elle monta dans son carrosse.

Deux chevaux canadiens aux pieds mordants et sûrs comme ceux des boucs et forts comme ceux des éléphants, tirèrent la pesante voiture, au grand trot, sur le chemin qui serpentait tour à tour à travers les champs dorés et les bois touffus.

Après une demi-heure de course, ils s'arrêtaient à la porte du manoir.

C'était une grande bâtisse en pierre, de forme irrégulière avec des fenêtres profondément enfoncées dans les murs et garnies de cadres grossièrement sculptés. A chaque coin s'élevait une tourelle percée de meurtrières, et crénelée

• Lire la suite en page 12



de manière à faire un feu d'enfante de tous les côtés sur les ennemis qui se présenteraient.

Dans l'entrée se trouvait une table de pierre où le ciseau avait sculpté les armoiries de la famille de Tilly, avec la date de la construction et une invocation au saint patron de la maison.

Ce manoir avait été construit par Charles Le Gardeur de Tilly, gentilhomme normand, dont l'ancêtre, le sieur de Tilly, avait été avec le duc Guillaume à Hastings. Charles Le Gardeur vint au Canada avec quelques-uns de ses vassaux, en 1636. Il avait obtenu du roi une concession de terre sur les bords du fleuve Saint-Laurent, "qu'il posséderait en fief et seigneurie, disait la charte royale, et avec y droit de haute, moyenne et basse justice, et aussi droit de chasse, de pêche et de traite avec les Indiens, sujet à foi et hommage, etc."

Il était entouré de pins éternellement verts, de ces grands chênes et de ces cornes élevés qui se drapent dans un feuillage nouveau chaque printemps, et, chaque automne, se dépouillent de leur éclatant manteau.

Un ruisseau murmurait tout auprès, en précipitant ses ondes d'argent. Tantôt il étincelait au soleil, et tantôt il se cachait sous les épais rameaux comme une jeune vierge honteuse d'être admirée. Un pont rustique en reliait les bords fleuris. Il sortait, ce petit ruisseau capricieux, d'un lac charmant et tout étroit, étendu comme une nappe de cristal au milieu de la forêt à quelques lieues du fleuve. C'était un endroit de promenade aimé des habitants du manoir.

Pierre Philibert éprouva une joie bien douce à l'aspect de cette antique demeure. Ces portes, ces fenêtres, ces pignons, toutes ces choses qu'il voyait après un si long temps, c'était comme de vieux amis qu'il retrouvait.

Toutes les servantes avaient mis leurs plus beaux atours, leurs robes les plus neuves, leurs rubans les plus éclatants, pour recevoir Mme de Tilly et Mlle Amélie.

Elles firent aussi le plus sympathique accueil à M. Le Gardeur — c'est ainsi qu'elles l'appelaient toujours — et au jeune officier qui l'accompagnait. Elles eurent vite reconnu l'écolier d'autrefois, qui avait si généreusement sauvé la vie à leur jeune maître, et elles se dirent, comme cela entre elles, qu'il venait sans doute à Tilly pour... pour...

Elles n'achevaient jamais. Le sourire significatif qui répondait à la confiance, affirmait que c'était compris. Et puis, il était devenu un si bel homme, cet élève du séminaire, avec son uniforme brillant et sa vaillante épée ! Et elle, Mlle Amélie, n'avait jamais détesté entendre prononcer son nom, bien au contraire !

Les femmes ont vite fait de déduire les conséquences des prémisses. En fait d'amour, et elles ne se trompent pas toujours, tant s'en faut.

Derrière la maison, au-dessus de l'étable et du poulailler, caché aux regards par un épais rideau de feuillage, s'élevait le pigeonnier avec ses doux et amoureux habitants. Ils étaient peu nombreux, mais d'un riche plumage et d'une beauté remarquable. Il ne fallait pas laisser la roucouillante famille s'agrandir trop, à cause des champs de blé qu'elle aurait mis à sac.

Devant le manoir, au milieu des arbres, chargés de verdure et palpitants de vie, s'élevait un pin d'une grande longueur, nu et droit comme une flèche d'église. Il n'avait plus d'écorce, plus de rameaux, excepté au faite, un bouquet. Un pavillon et des bouts de rubans flottaient au-dessous de cet énorme bouquet vert que le couronnaient, et la poudre du canon en avait marqué de taches noires l'aubier encore tout éclatant de blancheur. C'était un mai que les habitants avaient planté, pour rendre hommage à la dame de Tilly.

Planter le mai, cela se faisait en Nouvelle-France, à chaque retour de la belle saison, le premier jour de mois des roses, quand on vou-

lait payer un tribut d'hommage à un supérieur.

Le mai, planté devant la maison que l'on voulait honorer, devait rester debout jusqu'au retour de la floraison nouvelle. Plus tard, et tout dernièrement encore, les capitaines de la milice sédentaire étaient, dans nos paroisses paisibles, l'objet d'une semblable marque de déférence de la part de leurs soldats. En retour, les soldats étaient conviés à une bonne table, mangeaient, buvaient et s'amusaient bien. Ils tiraient autour du mai, en feu de peloton, les seuls coups de fusil que le village étonné entendit d'un bout de l'année à l'autre.

Maintenant cette fête caractéristique s'en va avec d'autres encore pour ne plus revenir sans doute. Elle aussi ne sera bientôt plus qu'un souvenir. La Saint-Jean-Baptiste qui arrive avec les fleurs et les parfums des champs, avec des feuillages chargés d'harmonie et les flots de lumière du beau mois de juin, la Saint-Jean-Baptiste qui est la fête de tous les Canadiens français, emporte et fait disparaître dans son orbe étincelant, toutes ces autres réjouissances moins vives et moins douces qui n'ont pas pour fin sublime l'amour de la religion et de la patrie !

Félix Beaudoin, ouvrant les bras comme pour chasser une volée d'oiseaux, repoussa les servantes dans la maison.

— Mon Dieu ! comme tout doit être en désordre ! pensa-t-il.

Il s'imaginait qu'en son absence le monde ne marchait plus. Les domestiques auraient bien voulu regarder encore, mais il fallait obéir au sévère majordome sous peine d'exclusion perpétuelle.

Mme de Tilly, qui connaissait parfaitement le faible du vieillard, s'amusa dans le jardin avec les fleurs et les plantes, pour lui donner le temps de se mettre en règle, comme il disait.

Il entra à la suite des servantes, se revêtit promptement de sa livrée, prit son bâton blanc, signe d'autorité, et vint à la recevoir à la porte, absolument comme si rien n'avait interrompu son service.

Mme de Tilly et ses hôtes le suivirent en souriant. L'intérieur du manoir ressemblait aux intérieurs des anciens châteaux de France. Au centre, il y avait une grande salle qui servait de cours de justice quand le seigneur de Tilly avait à juger quelque délit, ce qui n'arrivait pas souvent, grâce à la moralité des gens. Dans cette salle se tenait encore la cour plénière, quand il fallait régler les corvées, ouvrir des chemins, construire des ponts. Dans cette salle aussi avaient lieu les grandes réunions des censitaires à la fête de Saint-Michel de Thury, le patron.

De là, on passait dans une suite de chambres de diverses grandeurs, toutes meublées et ornées selon le goût de l'époque et la richesse des seigneurs de Tilly. Un grand escalier de chêne, assez large pour laisser passer de front une section de grenadiers, conduisait aux pièces supérieures; chambres à coucher et boudoirs avec leurs vieilles fenêtres à barreaux d'où le regard s'échappait pour embrasser un délicieux feuillage de nappes d'eau, de tapis de gazon, d'arbustes, de végétaux, d'arbres et de fleurs.

Philibert reconnaissait bien ces pièces, ces escaliers, ces passages où tant de fois il avait joué avec le Gardeur et Amélie. Il croyait entendre encore l'écho lointain de leurs cris joyeux... Rien n'avait changé. Les meubles, les tentures, les tableaux, gardaient leur sévère beauté. Les portraits le regardaient encore et leurs yeux semblaient pleins de joie. Le reconnaissai-ils après sa longue absence ?

Il entra dans une chambre bien familière, jadis : le boudoir de Mme de Tilly. Au mur du fond, pendait encore un petit tableau. Il le reconnut avec un sensible plaisir, avec orgueil même. Il l'avait peint dans un jour d'enthousiasme, et toute son âme aimante avait passé dans son habile pinceau. C'était le portrait d'Amélie. C'était bien l'angélique expres-

sion de ses yeux au moment où elle tournait la tête vers lui pour l'écouter; c'était bien le sourire suave de ses lèvres ! Le regard de la vierge de douze ans l'avait suivi partout. Sa bouche rieuse lui avait murmuré bien des paroles de consolation dans ses ennuis !

Il s'arrêta tout ému devant ce portrait d'une enfant qui était devenue la maîtresse de ses destinées.

Amélie était entrée dans le boudoir un instant après lui. Tout à ses souvenirs, il n'avait pas entendu le bruit de ses pas. Elle ne voulut point le déranger d'abord; cette attention qu'il portait à l'enfant, la flattait. Mais elle ne voulait toujours pas avoir l'air d'épier, et il fallait faire connaître sa présence.

— La reconnaissez-vous ? demanda-t-elle enfin, en faisant un pas vers le portrait.

Philibert se tourna vivement. Amélie lui apparut alors, à travers le voile de ses vingt ans, jeune et naïve comme le portrait. Ce fut une vision charmante et vraie.

— Comme il vous ressemble, Amélie ! je ne croyais pas l'avoir peint si fidèle, s'écria-t-il, dans un transport à demi contenu.

— Je suppose, répartit Amélie d'un air narquois, que vous avez trouvé le secret de faire un portrait qui me ressemblera toujours, dans les sept âges de la vie. Si c'était une peinture de mon âme,

tion qui terminera la fête. Que dis-tu de mon programme, Le Gardeur ? Qu'en dites-vous, Pierre Philibert ?

Pierre admira l'intelligence et le tact d'Amélie. C'était pour distraire Le Gardeur qu'elle proposait cette promenade sous les bois et sur les eaux. Elle voulait à tout prix le délivrer de la sombre mélancolie qui l'obsédait. Assurément, les amusements de la journée auraient pour elle un charme nouveau, à cause de Pierre qui les partagerait, mais il n'y avait pas de mal à cela.

— Ton programme est superbe, Amélie, répondit Le Gardeur, mais laisse-moi de côté. J'aime à rester tranquille. Je n'irai pas au lac. C'est en vain que je cherche à reconnaître Tilly; tout me paraît changé. Il me semble que je vois tout à travers un nuage. Rien de serein comme autrefois; pas même toi, Amélie. Il y a de la tristesse dans ton sourire; je le vois bien. Et c'est ma faute, sans doute.

— Allons, mon frère, tes yeux sont meilleurs que cela, tu les calomnies. Tilly est brillant et gai comme jadis. Quant à mon sourire, s'il est triste, c'est que je deviens mélancolique comme toi, pour des riens. Mais écoute-moi, et tu verras, dans trois jours je serai la plus joyeuse enfant de la Nouvelle-France.

contentement intérieur, l'espoir de rendre le calme à son frère, donnaient à sa figure une douce animation. Elle était admirablement belle et simplement mise. Pour toute parure elle portait une croix d'or.

Philibert lui avait donné cette croix, à l'anniversaire de sa naissance, autrefois, pendant une vacance qu'il passait à Tilly. Il la reconnut. Comme il la regardait avec persistance, heureux sans doute de la voir si fidèlement gardée, Amélie lui dit :

— C'est en l'honneur de votre vif site, Pierre, que je porte aujourd'hui ce souvenir. Je suis fidèle à la vieille amitié, n'est-ce pas ? ... Mais vous retrouverez ici d'autres amis qui ne vous ont pas oublié non plus.

— Si l'amitié est une richesse, Amélie, je suis plus riche que Crésus... mais une amitié sincère et pure vaut un prix infini.

— Et cette amitié que vous jugez inestimable, Pierre vous...

La cloche de la tourelle interrompit tout à coup. Elle sonnait le dîner. Elle sonnait vivement, galement, comme pour témoigner son allégresse. Amélie continua en riant :

— Vous pouvez remercier la vieille cloche, Pierre, si vous perdez un joli compliment. Mais, comme dédommagement je vous choisis pour mon cavalier; conduisez-moi à la table.

Elle s'attacha ingénument à son bras, et tous deux disparurent dans les longs corridors, en gazouillant comme les oiseaux qui se retrouvent, après un long hiver, sur le rameau fleuri où ils avaient ensemble chanté.

Le dîner fut magnifique et Félix Beaudoin se reposa satisfait de son oeuvre. Le bon curé joignit les mains et reçut les grâces avec une onction toute nouvelle. Peu après, le repas terminé, tout le monde se rendit au salon.

Madame de Tilly prit place sur un sofa, à côté de Philibert, tandis que le curé avec deux vieilles douairières en turbans et un ancien officier de la marine coloniale, s'installèrent à une table à cartes.

Ils aimaient le whist et le piquet avec passion, une passion assez inoffensive après tout, et que l'on cultive en vieillissant surtout dans les petites villes où les amusements sont plutôt rares.

Ils étaient deux contre deux, et, riant, disputant, bataillant pour un enjeu de rien, ils jouaient depuis un quart de siècle, et auraient voulu jouer ainsi, sans changer de partenaires, jusqu'au jugement dernier.

Pierre Philibert se rappela les avoir vus, dès ses premières visites au manoir, assis à la même table, et jouant les mêmes jeux avec le même entrain. Il en fit l'observation à Mme de Tilly qui lui dit en badinant :

— Mes vieux amis sont tellement habitués à vivre avec les rois de carton du royaume de Coagne, qu'ils ne trouvent plus de plaisir que dans les amusements des rois, même des rois fous.

Amélie s'était assise auprès de Le Gardeur, et, dans sa fraternelle affection, elle déployait pour le distraire toutes les ressources de son âme et de son intelligence. Il aimait sa tristesse et voulait se plonger dans l'abîme de douleurs qui semblait l'appeler. Elle-même, elle éprouvait une vague inquiétude, une mystérieuse crainte, mais son sourire et sa parole enveloppaient comme d'un voile nuptial les larmes de son cœur.

Pierre l'écoutait ravi. Il aurait voulu se jeter à ses pieds pour la bénir et la remercier. Ah ! c'était bien là cette divine créature qu'il avait tant de fois évoquée dans ses rêves d'espérance !

De temps en temps Le Gardeur souriait. La bénigne influence calmait son trouble et faisait glisser un rayon de lumière dans les ténèbres de son esprit.

Amélie s'aperçut que Pierre Philibert la regardait; elle comprit qu'il l'admirait et elle en éprouva de la confusion.

(A SUIVRE)



En roulant, ma boule roulant...

je ne dirais pas non, continuait-elle, mais j'ai grandi... Voyez !

— Moi, je le trouve fidèle et beau, ce portrait... Et pourtant, j'étais un peintre fort maladroit. J'aurais voulu...

— Trop beau, sans doute, interrompit Amélie toujours en plaisantant. Il devrait sortir de son cadre pour venir vous remercier de la peine infinie que vous vous êtes donnée.

— Qu'il ne se dérange point : j'ai trouvé ma récompense dans l'idéal de la beauté que j'ai réussi à faire sortir de cette toile...

— La jeune fille de douze ans aurait dû vous remercier, Pierre, comme je voudrais et n'ose le faire...

— C'est moi qui suis votre obligé, Amélie ! Grâce à vous, à votre souvenir, j'ai accompli des choses étonnantes.

Amélie sentit un reflet pourpre courir sur ses joues. Le Gardeur entra. Elle lui prit le bras :

— N'est-ce pas Le Gardeur, fit-elle, qu'il sera difficile à Pierre de devenir notre obligé, après tout ce qu'il a fait pour nous ? ...

— Difficile ? impossible, ma chère, impossible !

— Cependant, reprit-elle, si, pour commencer à nous acquitter envers lui, nous l'emmenions passer une journée sur le lac. Nous ferons une partie de canotage. Les messieurs allumeront le feu, les dames infuseront le thé. Il y aura chant et musique. J'enseigne aussi, peut-être. La lune se chargera de l'illumina-

XXVII Fiers charmants, Riants demain

Mme de Tilly et sa nièce se retirèrent dans leurs chambres pour faire leur toilette, puis elles descendirent au salon où venaient d'entrer messire Lalonde, le curé de la paroisse — un aimable vieux prêtre, — deux ou trois officiers en retraite, qui trouvaient plus avantageux de vivre à la campagne qu'à la ville.

Félix Beaudoin parcourait en vainqueur, pendant ce temps-là, sa vaste cuisine et faisait trembler les marmottes. Il s'agissait de mettre une table digne de ses hôtes et digne de lui-même.

Sur le balcon, Pierre et Le Gardeur causaient intimement en regardant le ciel limpide; les fleurs du parterre faisaient monter jusqu'à eux leurs senteurs embaumées.

Amélie sortit du salon après quelques instants sous prétexte d'aller chercher Le Gardeur. Elle ne voulait pas qu'il demeurât seul avec ses pensées noires.

Elle parut sur le balcon, Savait-elle que Philibert s'y trouvait ? Peut-être. Il est probable que non, cependant, car elle eut un adorable mouvement de surprise. L'air frais et pur de la campagne, la

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par
HAROLD R. FOSTER

Comme les survivants de la Garde du Palais retournent à Rome, Tristan, le Prince Vaillant et Sir Gavain remettent leur épée dans le fourreau. Puis ils se font leurs adieux et s'en vont chacun de son côté. Ils ont tout le reste de l'empire romain contre eux et ils doivent compter sur la chance pour se sauver.



Gavain s'en va vers l'ouest, du côté de la mer, en chantant, car il y a plus d'un indice de danger dans l'air et le danger est exactement ce qu'il aime.



Il arrive dans la ville d'Ostie, au grand galop, car déjà les tours des signaleurs le long de la route d'Ostie envoient des messages qui signalent la mort de Gavain, s'il est pris.



Il avance dans la foule sur les quais, à la recherche d'un bateau sur le point de partir.



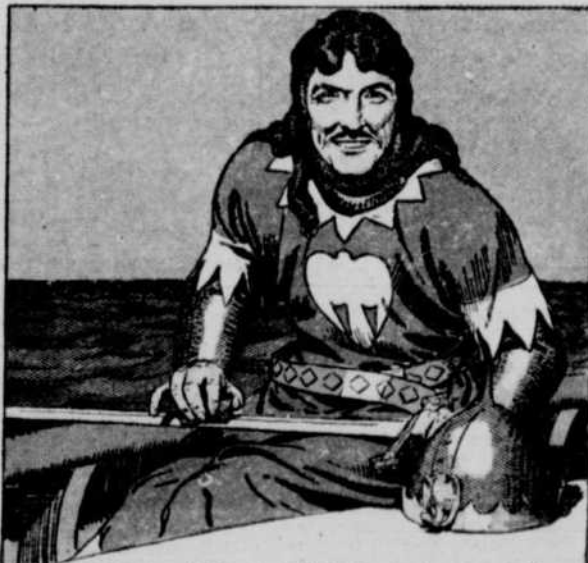
Il en découvre un qui a déjà largué ses amarres. Il monte à bord comme seul Sir Gavain pouvait le faire.



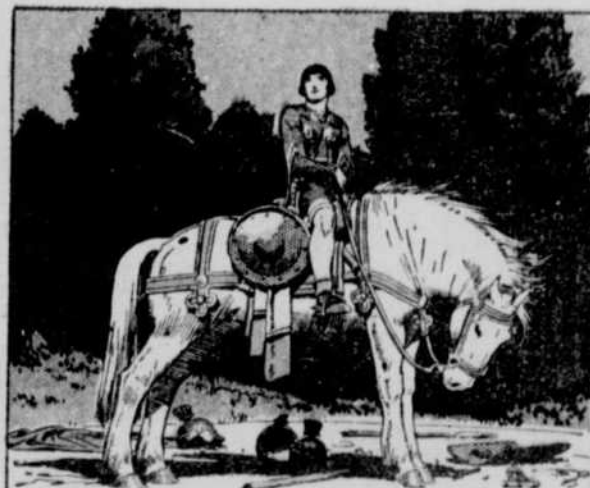
Il offre de payer le prix fort pour se faire conduire à Marseille. Mais le capitaine présente une occasion de faire de l'argent. "Non", nous nous dirigeons vers la Corse", Sir Gavain sourit et dit: "Non, Marseille."



Le capitaine exige trois fois le prix ordinaire pour ce voyage et il menace Sir Gavain de le remettre entre les mains du gouverneur romain de Corse. Mais Sir Gavain sourit toujours et dit: "Marseille".



Sir Gavain, s'attendant à tout, aiguisé son épée. "Marseille" dit-il encore une fois en souriant. Le capitaine voit les dents brillantes de Gavain et cela lui rappelle une rencontre qu'il a déjà faite avec un tigre. Il se dirige alors vers Marseille.



Parvenu à Marseille, il continue sa route. Le Prince Vaillant, parti de son côté, s'arrête à une bonne distance de la ville et il songe à ses compagnons dispersés. Le Prince Vaillant se dirige vers le sud.

La semaine prochaine: Sur la Voie Apptienne.



AMURATH

THAGHAR

LAUNCELOT

SIR GAVAIN

PRINCE VALIANT

ARTHUR

GUINEVERE

MERLIN

MORGAN LE PEY

RAMUD

● Splendeur aurorale

par J.-Edgar Guimont.

Mardi soir, le 12 novembre dernier, au nord de Montréal, de 8 à 11 heures (heure avancée), par un ciel pur et frais, malgré la clarté lunaire, mon collègue, M. DeLisle Garneau et moi, avons observé une splendide manifestation aurorale s'étendant jusqu'au zénith.

Les lueurs naissaient en vagues successives du côté nord-est, pour se diriger vers le nord-ouest.

Le spectacle s'intensifia à 9 h. 45 en donnant spontanément naissance à une étrange féerie. De longues, mais étroites draperies, prenaient les formes les plus fantastiques, desquelles naissaient des jets lumineux s'élançant verticalement jusqu'au zénith.

La teinte de ces draperies variaient du jaune crème au vert pâle.

Je reproduis ci-contre le dessin personnel d'une aurore observée à Montréal le 15 octobre 1926, de 8 h. 55 à 9 h. 05 (heure solaire).

Par ce croquis, l'on constatera quel intérêt il y a d'observer ce genre de phénomène.

Au cours de la journée du 12 novembre 1940, mon collègue Garneau a ob-

servé à la lunette que l'une des nombreuses taches du soleil s'était considérablement agrandie et ce fait assez inattendu l'a laissé sous l'impression qu'une aurore naîtrait dans la soirée, chose qui arriva en effet.

Des éruptions gigantesques, des protubérances atteignant 200,000 à 400,000 kilomètres de hauteur, accompagnées de phénomènes électriques, dont nos orages terrestres ne peuvent nous donner l'idée, sont la cause de ces bombardements fluidiques qui embrasse la haute atmosphère boréale et australe.

Bien plus, l'électricité solaire secoue l'écorce terrestre, produit des tremblements de terre, comme le récent cataclysme des 10 et 11 novembre derniers en Roumanie, causant la mort et la ruine.

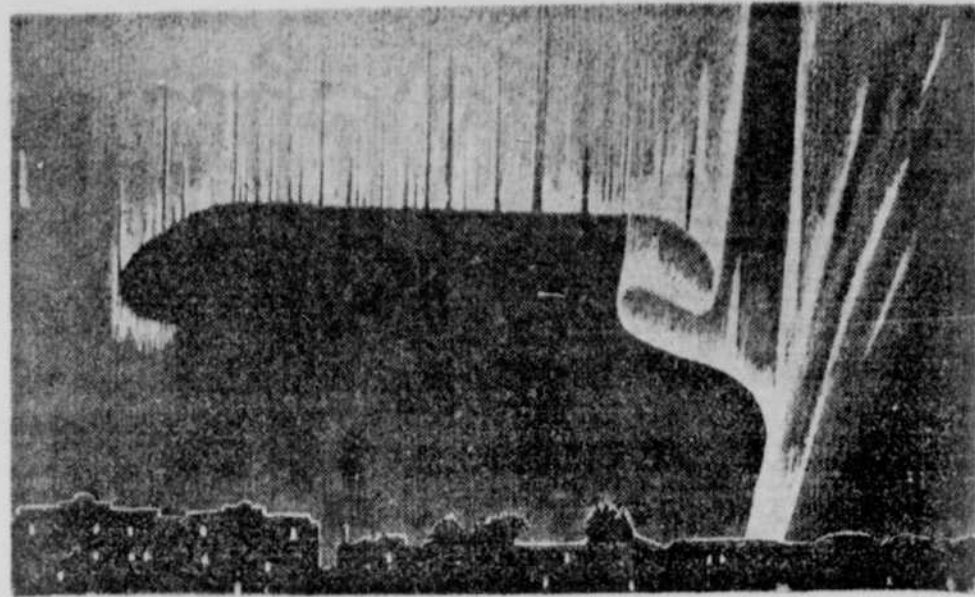
Si le spectacle d'une splendide aurore nous enchante parfois, il ne faut pas oublier qu'il est parfois synonyme de cataclysmes effroyables, tels que : séismes, éruptions volcaniques, explosions de grisous, etc.

Cela prouve une fois de plus, que l'homme, malgré son immense orgueil, "n'est qu'un faible roseau et le plus faible de la nature".

J.-Edgar GUIMONT,

membre perpétuel de la société Astronomique de France et de la société d'Astronomie royale du Canada.

Montréal, 3 décembre 1940.



● Photographie d'un dessin au fusain (de M. J.-Edgar Lemieux) lors de l'aurore boréale du 15 octobre 1926 observée à Montréal entre 8 heures 55 et 9 heures 05 (heure solaire) — Observée dans le nord de la ville de Québec. — Au haut du dessin, au centre du ruban phosphorescent, à travers la lumière, apparaissent les SIX étoiles de la constellation de Cassiopee.

LES SAVANTS DE DEMAIN

A cette émission du dimanche à CKAC, M. René Guénette pose des questions aux meilleurs élèves des écoles de Montréal, qui y répondent d'une façon qui déroute souvent le professeur lui-même. Dimanche dernier (22 décembre), M. Guénette demande de lui nommer deux astronomes. Un élève répond sans hésiter : "Cunningham, qui a découvert la comète Cunningham, et Halley, qui a donné son nom à la comète venue en 1910 et qui revient tous les 70 ans". Réponse admirable par sa naïveté et sa précision : l'annuaire Astronomique Flammarion donne 76 ans pour la période de révolution de la comète Halley.

Décidément, les écoliers de Montréal sont au courant de l'actualité astronomique. On peut bien leur pardonner de ne pas connaître d'autres noms d'astronomes célèbres.

N.

POUR RIRE NEGLIGENCE

Guibollard est arrêté la nuit par un malfaiteur qui lui porte la main à la gorge.

— Eh ! mais je vous reconnais, c'est vous qui, le mois dernier, m'avez déjà pris ma montre.

L'escarpe, poliment :
— J'espérais que monsieur en aurait acheté une autre.

APPLAUDISSEMENTS INTERESSES

Au théâtre, à la première représentation d'une pièce, un spectateur applaudit à tout rompre. Un second spectateur, à qui la pièce ne plaît pas :

— Pardon, Monsieur, mais je ne vois pas qu'il y ait lieu d'applaudir avec tant d'enthousiasme.

1er spectateur. — Moi, je le vois, Monsieur. L'auteur est mon client et il me doit encore tous les habits que je lui ai faits depuis deux ans.

CHEZ LE MARCHAND D'ANTIQUITES

Le marchand. — Voici un revolver datant du IXe siècle.

Le client. — Mais, au IXe siècle, les revolvers n'étaient pas encore inventés.

Le marchand. — C'est pourquoi celui-là n'en est que plus curieux!

BIEN REPONDU

Pic, prince de la Mirandole, est placé au nombre des savants qui s'illustrèrent dès leur tendre jeunesse par un ardent amour de l'étude et par de grands succès dans les sciences. Un homme qui voulait trancher sur tout s'entretenait un jour avec des gens de lettres, devant Pic de la Mirandole, sur les génies précoces; et portant un jugement affirmatif et sans appel sur ces prénoms littéraires, il dit que tous ces petits savants en lisière n'étaient que des imbécilles dans un âge plus avancé.

Justement choqué de cette assertion indiscrette, Pic de la Mirandole, qui n'avait alors que 9 ans, et qui était déjà célèbre dans toute l'Italie par ses connaissances répondit sur-le-champ avec vivacité. "Certes, Monsieur, il faut que vous ayez eu bien de l'esprit dans votre enfance.

UNE LEÇON.

Il paraît qu'un mendiant a trouvé l'autre jour un billet de cent dollars dans la poche d'un vieux pantalon dont on lui avait fait cadeau.

Que cela vous serve à tous de leçon. Enlevez des poches de vos vieux vêtements tous les billets de cent dollars qui peuvent y traîner.

Dimanche 5 janvier 1941

DEVENONS

ASTRONOMES

AMATEURS

L'Astronomie est non seulement la plus belle des sciences, c'est aussi la seule où l'amateur peut se faire l'auxiliaire du professionnel. Le chimiste amateur éprouve un plaisir extrême à expérimenter des solutions et à identifier quelques substances simples, mais il ne sera d'aucune utilité au chimiste professionnel. A plus forte raison, le champ de la recherche et de la découverte lui est-il fermé sans espoir.

Pour l'astronome amateur, c'est une tout autre chose. En plus de se procurer un plaisir intellectuel très élevé, il a la satisfaction de faire oeuvre utile. Et voilà ce qui n'est pas le moins merveilleux de cette science déjà si étonnante.

Cela tient à ce que les quelques centaines de professionnels dans le monde ne peuvent suffire à toute la besogne, et aussi à ce que les grands instruments sont absolument superflus dans une bonne proportion des recherches actuellement en cours. Un amateur, sans formation scientifique spéciale, mais habile et intelligent, est tout indiqué pour les observations ne nécessitant que des instruments modestes ou même l'oeil sans aide. Les professionnels ont donc fait appel à ces amateurs d'astronomie qui sont dès lors devenus des astronomes amateurs.

Dans toutes les parties du monde, les amateurs ont répondu par milliers. Nous, cependant, du Canada français, nous sommes restés à l'écart d'un mouvement aussi louable. C'est à peine si nous avons une dizaine d'amateurs actifs dans toute la province. Pendant que de fortes organisations d'amateurs existent autour de nous depuis plus de cinquante ans, nous n'avons encore rien fait de pratique, ou peu s'en faut, et nous ne sommes même pas en mesure d'étudier et d'observer les phénomènes qui se produisent dans les limites de notre propre patrie.

Emus d'une telle situation, un groupe d'amateurs de Québec, n'écoulant que leur devoir envers la science et la patrie, ont jeté les bases d'une association destinée à propager la pratique des observations astronomiques, le cercle astronomique de Québec.

Les jeunes qui se sentent de l'attrait pour la science du ciel et qui voudraient initier aux travaux pratiques sont invités à faire partie de ce cercle. Ils recevront de nous une attention particulière. Veuillez vous adresser aux secrétaires, MM. Jean Gagnon, 79, chemin Ste-Foy, et G.-H.-C. de Montreuil, 155, de Rue, Limoilou.

N.

□□□ HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

6---L'Egypte

par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et reconstitutions de M. Goichon.

L'Industrie, le Commerce et les Arts

● dans l'ancienne Egypte



181. — CHAMPOLLION

Trois grands noms s'inscrivent dans l'histoire archéologique de l'Egypte, trois grands noms qui honorent la science française au regard de la science mondiale: ceux de Champollion, de Mariette, de Maspéro.

Jean-François Champollion, dit le Jeune, naquit à Figeac le 22 décembre 1790, d'une famille originaire du Dauphiné. Son frère aîné, savant archéologue de cette province, fut son premier maître et développa en lui le goût des études antiques et des langues orientales. Extraordinairement précoce, le jeune homme n'avait pas seize ans qu'il avait déjà de sérieuses connaissances de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, de l'éthiopien, de l'arabe, du copte.

Les conversations de l'illustre Fourier, alors préfet de l'Isère, sur les monuments et sur la civilisation de l'ancienne Egypte déterminèrent cette inébranlable vocation qui identifia pour ainsi dire le jeune érudit avec la terre des Pharaons, qui devint le centre des méditations et des études de toute sa vie.

Ses premières recherches avaient fait dans le monde savant une profonde sensation.

Sa renommée ne connut plus de bornes lorsqu'il eut identifié les trois écritures égyptiennes: hiéroglyphique, hiératique et démotique et révéla le secret de ces écritures. Chargé de mission en Egypte, il poursuivit son oeuvre inlassablement, expliqua et commenta en plusieurs ouvrages ses découvertes, constitua à l'enrichissement de nombreux musées d'Europe, mit au point enfin, le premier, toute cette science de l'égyptologie, qui valut à la France



182. — MARIETTE

Le premier continuateur de Champollion fut Auguste Mariette, né à Boulogne-sur-Mer en 1821, mort au Caire, le 19 janvier 1881.

Mariette était conservateur au Musée du Louvre, lorsqu'en 1850, il fut chargé par le ministre de l'Instruction publique de se rendre en Egypte pour y recueillir des manuscrits coptes. Tout en s'occupant de sa mission, il eut l'idée de rechercher l'emplacement de l'ancienne Memphis et il parvint à exhumer des sables de temple du Dieu Serapis, le tombeau du Boeuf Apis, le colosse du Sphinx, et de nombreux autres monuments. D'autres voyages lui permirent de déblayer par la suite, les temples d'Effou, de Lamak, de Médinet-Abou, etc.

C'est alors, que le Vice-Roi résolut de se l'attacher, lui donna le titre de Bey, le nomma inspecteur général et conservateur des monuments de l'Egypte.

Champollion avait créé l'égyptologie, Mariette la rendit vivante par des découvertes quotidiennes, dont on a pu dire qu'elles triplèrent le nombre des monuments connus relatifs à l'histoire de l'ancienne Egypte. Elevé à la dignité de Pacha par le gouvernement égyptien, couvert d'honneurs par le gouvernement français, il aurait pu connaître, au prix de ces hommages de reconnaissance et d'admiration, la valeur de ses travaux, si sa modestie n'avait pas été égale à son érudition.

un prestige universel. Il mourut à Paris le 4 mars 1882 au moment où il terminait sa grammaire égyptienne, classique instrument de travail de tous les Egyptologues.

L'Épiphanie

A Marie

Qui venaient de bien loin, 300 lieues et plus, pour adorer l'Enfant Jésus! Toi, tu n'auras peut-être pas 300 pas à faire pour te procurer le même bonheur, en allant l'adorer dans son Tabernacle, et mieux encore, COMMUNIER!

Ils venaient de bien loin, les trois Rois Gaspard, Balthasar et Melchior. Les mains vides? Oh! non! Chargées, au contraire, de cadeaux précieux: l'OR par lequel ils reconnaissaient Jésus ROI, l'ENCENS par lequel ils le reconnaissaient DIEU, et la MYRRHE par laquelle ils honoraient sa sainte HUMANITE. Tout heureux, ils déposèrent leurs présents aux pieds du divin Enfant, offrant en même temps au Roi nouveau-né leur coeur, leur âme, leurs pensées, leurs actions, lui recommandant ses vertus, son amour, lui recommandant leur famille, leur pays...

Un CATHOLIQUE ira-t-il, les mains vides, faire visite au divin petit Roi? Non, bien sûr! Il lui apporte chaque fois l'"encens" de sa prière, l'"or" de son amour, le "myrrhe" de ses petits sacrifices!

La tradition rapporte que, pour les remercier d'être venus de si loin, Marie mit dans les bras des Rois Mages son divin Enfant. Ils pensèrent en mourir d'émotion et de bonheur: preserer sur leur coeur l'Enfant Dieu! Quelle joie peut être comparable à celle-là? Une seule: la COMMUNION qui nous le donne encore plus intimement! Ah! si les rois mages avaient pu recevoir Jésus dans leur coeur! Eux qui sont venus de si loin pour l'adorer, ils doivent être, au ciel, dans la stupéfaction, en voyant tant de chrétiens qui ne savent pas se lever une demi-heure plus tôt et faire un petit bout de chemin pour recevoir, non plus dans leurs bras, mais dans leur coeur, le divin petit Roi!

Et puis, ils repartirent, Gaspard, Balthasar et Melchior, peut-être chacun dans son pays, les apôtres de leur Roi bien-aimé. A partir du jour où ils eurent le bonheur d'approcher de Jésus, la grande affaire de leur vie fut de le faire connaître et de le faire aimer.

Toi aussi, cher Catholique, tu dois, après l'être approché de Jésus dans la Communion, travailler à le faire mieux aimer partout où tu as quelque influence.

Sainte Vierge Marie, ô Mère douce et tendre,
Prêtez-moi donc un peu votre petit Jésus!
Je voudrais, dans mes bras, quelques instants le prendre,
Ce divin Exilé du séjour des élus!

Si vous me le prêtez, je me tiendrai bien sage
Sous vos yeux maternels, avec mon cher fardeau,
Et je contemplerai son ravissant visage,
Ses lèvres de vermeil et son regard si beau.

Je baiserais ses pieds, ses mains et son front même,
Et je le presserais sur mon coeur comme vous,
En lui disant souvent, bien souvent que je l'aime,
Pour qu'il se sente heureux d'être venu chez nous!

Quand je l'aurai reçu de vos mains maternelles,
Je lui dirai tout bas le plus cher de mes vœux,
Je lui demanderai de me donner des ailes
Pour m'envoler bientôt près de lui dans les cieux...

Mais que dis-je, ah! plutôt je ne veux que lui plaire
Et rester avec lui sur la terre des pleurs:
S'il faut quitter la Crèche et le suivre au Calvaire,
Avec vous, je suis prête, ô Mère des douleurs...

Lui qui jouait là-haut avec les petits anges,
Il s'ennuiera tout seul, même sur vos genoux:
Mère, pour le bercer, pour chanter ses louanges,
Pour jouer avec lui, gardez-moi près de vous!

Oh! si vous exaucez ma prière naïve
Je l'amuserai bien votre petit enfant!
Vous ne le verrez pas pleurer, quoi qu'il arrive:
Il sera bien joyeux, car je l'amuserai tant!

Je vous serai soumise et resterai petite
Pour que vous me preniez aussi, moi, dans vos bras,
Et que votre manteau tous les deux nous abrite
Contre l'ombre et le froid, en la nuit d'ici-bas...

Jésus pourra dormir ou garder le silence,
Sous votre voile aussi se cacher à mes yeux,
Grâce à vous, je saurais vivre dans l'espérance
Et mon coeur épanoui ne l'aimera que mieux!

O Mère!... voyez donc! Jésus daigne sourire!...
Sans doute il a compris mon langage enfantin...
Prêtez... prêtez-le moi! Son regard semble dire
Qu'il veut bien me pardonner ce bonheur tout divin.

Mais... j'y songe, déjà, céleste et bonne Mère...
Vous faites beaucoup mieux que me PRETER JESUS,
Car vous me le DONNEZ, ce charmant petit frère,
Dans l'adorable Hostie, au banquet des élus!

L. H.

Nos fêtes

LE SAINT NOM DE

JESUS

JESUS signifie SAUVEUR. Jamais nom ne fut mieux mérité puisque ce nom de Sauveur, Jésus l'a payé de son sang!

JESUS! Nom de gloire et d'amour "le seul par lequel nous puissions être sauvés", comme nous le déclare saint Paul, "devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers!" Ce nom béni, on l'efface des livres d'école pour que les enfants ne l'apprennent plus! C'est diabolique! Mais nous, les Catholiques, nous l'aimerons au double pour ceux qui ne le connaissent plus, nous l'aurons souvent dans notre bouche et toujours dans notre coeur!

Nom de gloire!

Du Roi immortel des siècles, apporté du ciel par un Ange! Saint Germain dit que nous devons porter à ce saint Nom le même respect qu'au Sauveur lui-même, pour la dignité incomparable du Fils de Dieu qu'il représente: dans la Sainte Ecriture, "le nom et la personne c'est tout un". C'est par ce nom glorieux que l'Eglise demande toute grâce: "Par JESUS-Christ Notre-Seigneur", c'est ainsi qu'elle termine toutes ses prières. C'est par lui que le prêtre pardonne et guérit les âmes au saint Tribunal: "que Notre-Seigneur JESUS-Christ vous absolve!", comme par lui saint Pierre guérissait les corps: "Au nom de JESUS, lève-toi et marche!"

BLUETTE T.

Nom d'amour!

JESUS, Sauveur, qui nous a aimés comme vous? Je pense à la Crèche, au Calvaire, au Tabernacle: oh! que vous nous avez aimés!

JESUS! l'un des premiers mots que, tout petit, j'ai bégayés... le premier que mes lèvres de Catholique prononcent au réveil, le dernier quand vient le sommeil!...

JESUS! MARIE! JOSEPH! Ne séparons pas les noms bénits que le Verbe Incarné unit à son berceau. Marie et Joseph nous apprendront à dire JESUS avec leur tendre et respectueux amour!

Les Mages

Jésus-Enfant n'avait pas de son
[Coeur,
Tout épuisé la grâce débordante
Sur les bergers dont la candeur
[aimante
Avait gagné sa première faveur!

Non, non, voyez resplendir une
[Etoile
Pour convier les Rois de l'Orient,
Vers l'humble toit où Jésus sou-
[riant
Veut qu'à leurs coeurs Sa gran-
[deur se dévoile.

Depuis longtemps les Sages de
[ces jours
Fixaient les cieux et consultaient
[l'Oracle
Qui renfermait l'histoire du mi-
[racle
De Bethléem et de ses alentours!

Quand une nuit comble enfin
[leur attente
Vifs et joyeux plus rien ne les
[retient!
Soudain leur coeur par l'an-
[goisse est étreint.
Quand disparaît leur étoile bril-
[lante.

Mais le Dieu bon qui leur ar-
[deur.
Va sans tarder cesser l'épreuve
[amère
Et rallumer l'éclatante lumière
Qui les conduit auprès du Christ
[Sauveur!

Courbez vos fronts dans ce pau-
[vre, réduit
Car Il est là le Créateur et Maître
Le Tout-Puissant qui n'a pas
[craint de naître
Pauvre inconnu, sans éclat et
[sans bruit.

Fidèles rois venez près de la Crè-
[che
Venez goûter le merveilleux
[amour.
D'un Enfant-Roi n'ayant dans ce
[séjour
Pour tout berceau que de la pail-
[le fraîche:

Ouvrez votre âme à la recon-
[naissance
Louez, chantez le Fils de l'Éter-
[nel
Le Roi des Rois, le Monarque du
[ciel.
Qui vous conquiert au prix de
[sa Souffrance:

Allez donc, vous prémices des
[Gentils
Futurs élus de l'Eglise naissante
Parler du Christ et de sa voie
[aimante
Qui vous jeta dans Ses bras infi-
[nis
Soir radieux enfin l'Etoile à lui!
[lui!

Les Rois Mages

A LA CRECHE



On vit en ce temps-là, dans le monde surpris,
Les mages qui suivaient une étoile opportune.
Ils étaient couronnés d'or vert et de lapis,
Leurs palanquins d'argent avaient de lourds tapis
Bleus, comme un ciel d'été quand se lève la lune.

Les esclaves bronzés leur jetaient à la fois
Les parfums précieux des lourdes cassolettes.
Et l'on voyait passer le cortège des rois,
La fastueuse cour des mages d'autrefois
A l'horizon rempli de vapeurs violettes.

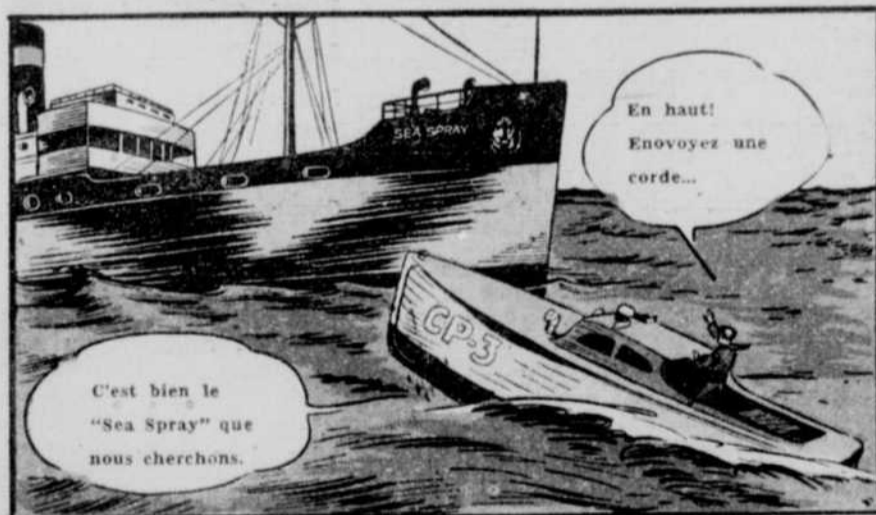
Ils avançaient toujours, les mages tout-puissants,
Laisant dans le lointain leur clair pays de rêves,
Et quand le soir tombait dans les cieux pâlisants
Les trois rois attendaient, muets et frémissants,
Qu'au ciel bleu de Judée une étoile se lève...

HUART

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office



(À suivre)